



**HISTOIRE**  
La quatorzième colonie  
Page F 6



**ENTREVUE**  
José Saramago  
Page F 8

CAHIER **F**

# LIVRES

## Comment le père Noël est arrivé parmi nous

CAROLINE MONTPETIT

Il est un jour entré dans nos vies en passant par la cheminée. Depuis ce jour, on ne remet plus, ou si peu, son existence et son pouvoir en question. Le père Noël, tel qu'on le connaît aujourd'hui, n'a pourtant pas toujours vécu parmi nous. Dans *Hourra pour Santa Claus*, un essai qui paraît chez Boréal, le sociologue Jean-Philippe Warren retrace l'histoire de l'arrivée au Québec, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, du gros bonhomme vêtu de rouge, qui a supplanté le petit Jésus dans nos maisons comme distributeur de cadeaux.

En fait, avant la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est bien le jour de l'An, et non Noël, qui est la grande fête de l'hiver dans la vie des Canadiens français. C'est à ce moment-là que la parenté se retrouve et échange des cadeaux. La fête de Noël, quant à elle, passe pratiquement inaperçue. Les collégiens n'ont pas de congé scolaire à cette occasion et ne retournent pas dans leur famille pour la célébrer. Tout au plus fréquente-t-on la messe de minuit et confectionne-t-on un petit réveillon à la maison. «[...] à une exception près, aucun article de *The Gazette de Montréal ne mentionne Noël entre 1785 et 1840*», note Warren. Noël est alors l'une parmi d'autres très nombreuses fêtes religieuses du calendrier. Mais vient la révolution industrielle, et les patrons d'entreprise de cette époque font pression pour que le nombre de fêtes de ce calendrier, qui sont autant de congés pour les employés, diminue.

Entre le XVIII<sup>e</sup> et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le nombre de fêtes d'obligation passe, au Canada, de 40 à neuf, relève Warren. «*Les temps modernes sont temps de progrès par l'accroissement du temps de travail. On ne peut tolérer que le quart de l'année (40 jours de fête et 52 dimanches) soit rendu improductif. En 1900, 85 % des jours sont disponibles pour le travail*», écrit, à ce sujet, Ollivier Hubert, dans *Sur la terre comme au ciel*.

Moins de fêtes, donc, et par conséquent plus de temps pour les espérer et les préparer. C'est l'une des explications que propose Jean-Philippe Warren pour justifier l'ampleur phénoménale qu'a prise la fête de Noël depuis plus d'un siècle. L'autre étant, bien entendu, la venue de la société de consommation. Quant à Santa Claus, qui deviendra ensuite le père Noël, c'est un Allemand d'origine, qui a transité à travers la Hollande pour devenir momentanément Sinter Klaas, avant d'être adopté aux États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Contrairement à saint Nicolas, personnage mythique d'origine française et qui ressemble à Santa Claus à plusieurs égards, ce dernier donne indifféremment à tous les enfants. En effet, alors que, traditionnellement, saint Nicolas était accompagné du père Fouettard et emmenait les enfants qui n'avaient pas été sages dans une grotte, Santa Claus est généreux sans condition.

Rien de tel que ce gros bonhomme prodigue pour faire le bonheur d'une société de consommation en émergence, avec en ligne de front les nouveaux magasins à rayons, dont le refrain est de vendre, vendre, à tout prix et à tout le monde. Ce sont les magasins John Murphy, Scroggie's, Hamilton, S. Carsley, Au bon marché, Dupuis frères et Zéraphin Paquet qui ouvrent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, leurs édifices à étages à Montréal, rue Sainte-Catherine ou Saint-Joseph.

«Autrefois, c'était bien le petit Jésus qui distribuait les cadeaux», précise Warren. C'est lui qui venait remplir de présents les petits souliers des enfants durant la nuit. Mais n'était-il pas devenu embarrassant de mettre en vitrine autant de petits Jésus qu'il y a de magasins, ou encore de faire monter des petits enfants sur les genoux d'un chérubin pour établir leur liste de souhaits pour Noël?

Car ce sont les marchands, d'abord et avant tout, qui ont intérêt à importer au Canada français la folie de Santa Claus qui a gagné l'Amérique anglophone. Non contents d'attirer chez eux les milliers de consommateurs en mal d'étrennes à donner,

ils forcent ensuite les parents à leur rendre visite avec leur famille en créant entre leurs murs de véritables pays des jouets, qui se reproduisent de commerce en commerce. C'est sans parler du célèbre défilé du père Noël, qui attire des milliers d'enfants dans la rue. La formule, désormais incontournable, a dû être jugée gagnante puisqu'elle a réussi à se frayer un chemin jusqu'à nous.

Ainsi, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, inverse-t-on, le jour de Noël, le rapport qui régit habituellement les relations entre parents et enfants. Alors que la société traditionnelle était axée vers les besoins, la nouvelle société de consommation est orientée vers le désir, note Warren. Et qui de mieux que les enfants pour entretenir cette fièvre débridée du désir, cette envie de goûter et de toucher à tout, sans distinction et sans réserve? «*L'enfant veut tout et n'importe quoi*», relève Warren. En ce sens, il est tout à fait en phase avec la mentalité nouvelle des commerces, avec leur avalanche de jouets bruyants et d'objets de luxe, mêlant allègrement le nécessaire et le superflu.

Reste que les Canadiens français n'ont pas fait la vie si facile à Santa Claus, cet Allemand d'origine à l'accent américain. À son arrivée ici, le rouge bonhomme est en fait un illustre inconnu. «*Au début, il fait peur aux enfants*», dit Warren en rigolant. Puis vient la Première Guerre mondiale, et le passé allemand de Santa Claus ne lui fait pas bonne presse.

«*On se sert au Québec des hostilités avec l'Allemagne pour monter une campagne contre cet immigré teuton, ce "prince de la camelote teutonne", ce "gros vieil Allemand du pôle Nord", ce fantoche "made in Germany", ce "boche", infiltré pour ainsi dire illégalement dans le pays et qui mériterait d'en être prestement délogé*», écrit Warren.

Il fallait donc tout au moins rebaptiser Santa Claus.

«*Saint Nicolas, de par son nom, aussi de par sa figure plus émaciée et son allure plus austère, sans compter sa fréquentation du père Fouettard, continuait à être trop associé à l'univers religieux dans une société de plus en plus gagnée par la commercialisation et l'industrialisation*», ajoute-t-il. C'est donc le père Noël, précédé du bonhomme Noël et du petit Noël, qui gagnera le cœur des Québécois et qui a pigmon sur rue ici depuis lors.

Il n'y a d'ailleurs pas que les origines allemandes de Santa Claus qui incommodaient les nationalistes



La Presse, 24 décembre 1910



«Autrefois, c'était bien le petit Jésus qui distribuait les cadeaux»



LA NOËL DU FACTEUR  
La Presse, 24 décembre 1912

VOIR PAGE F 2: SANTA CLAUS

ORIGINAUX ET DÉTRAIRES

Jacques Godbout  
Yannick Roy  
Alison Strayer  
Martine Batanian  
Carl Bergeron  
Bastien Bégin  
Geneviève Letarte  
Luc LaRoche  
Jonathan Goyette  
Aïnin Roy

l'Inconvénient no 27

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvénient.com

## LIVRES

EN APARTÉ

## Un million d'exemplaires



Jean-François Nadeau

Il y a treize siècles, entre 764 et 770, les Japonais produisirent des livres à plus d'un million d'exemplaires. À la même époque, évidemment, rien de tel en Europe, comme le rappelle une exposition en cours à la magnifique bibliothèque publique de New York. Même aujourd'hui, les livres qui connaissent pareille multiplication d'eux-mêmes sont vraiment rares. Très rares.

À la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, faut-il rappeler que les presses de Gutenberg n'existent pas encore? Sa fameuse bible, premier livre produit en une série à peu près semblable, ne sera tirée que bien plus tard. Et encore est-ce à moins de 200 exemplaires seulement! Bien sûr, les presses à levier donnent lieu, dans l'ensemble de l'Europe, à une explosion du nombre global de titres publiés. Mais on demeure loin du million d'exemplaires produits en six ans, sept siècles plus tôt, par les bouddhistes insulaires d'Asie!

Avant l'invention de l'imprimerie en Europe, ce sont les moines qui produisent le plus de livres. Ces copistes patients, au talent artistique certain, ont

confirmé un rapport au livre qui n'est pas d'abord celui de la diffusion du savoir mais de sa conservation. On n'a d'ailleurs pas fini de découvrir tous les trésors que leurs mains et leurs monastères ont permis de sauver du gouffre de l'oubli. Ainsi, les *Palimpsestes* d'Archimède, vendues chez Christie en 1998, révélèrent depuis peu, grâce à une équipe de chercheurs de différentes universités, des pans encore inconnus de l'œuvre du légendaire mathématicien grec et de celles d'autres auteurs de l'Antiquité. Cette découverte est du même ordre, dit-on, que celle du manuscrit de Strasbourg, lui aussi fort précieux pour approfondir notre connaissance de mondes qui ont façonné le nôtre.

Au fil de l'histoire, un livre n'a jamais ou presque été envisagé comme puisant sa valeur dans le nombre de ses exemplaires en circulation. Pourtant, notre conception du livre se résume aujourd'hui souvent à cela, comme en témoignent la valse inouïe des palmarès et autres efforts souvent loufoques pour mesurer l'intérêt du public envers tel ou tel effet de mode.

Loïn d'être le seul fait d'une démocratisation de la lecture, la course aux tirages élevés, tenue désormais comme seule mesure du sens de l'existence des livres, tient d'abord au fait qu'un ouvrage est vu comme un objet susceptible de diffuser une œuvre pour un motif qui, le plus souvent, la transcende: l'argent. Sur la question du rapport entre la culture moderne et l'argent, on peut d'ailleurs tirer profit, si on peut dire, de la lecture de Georg Simmel, dont

Alain Deneault vient de publier, à l'enseigne des PUL, un choix des œuvres sous le titre de *L'Argent dans la culture moderne*.

L'exemple du vieux Japon est peut-être, après tout, le plus à même de faire comprendre, tant son cas est extrême, à quel point un tirage élevé peut aussi être le fait d'une autre conception du rôle que doivent jouer les livres: le million d'exemplaires produits entre 764 et 770 n'étaient pas d'abord et avant tout destinés à la consommation des multitudes! On plaçait plutôt ces livres entre les mains de bouddhas miniatures qui devaient alors les lire pour l'éternité et se gorger d'un savoir sans cesse réinvesti. C'est dire la haute valeur que l'on accordait à l'écriture.

C'est sans doute pénétré d'une telle conception qu'en 1279, un livre somptueux fut imprimé et donné à un éminent shintoïste comme principal moyen de protection devant une invasion imminente des Mongols... Le livre, croyait-on, pouvait tout. Qui le croirait encore? Et pourtant...

Dans *La Grande Numérisation*, un essai qui vient de paraître chez Denoël, Lucien X. Polastron, déjà auteur d'une formidable *Histoire de la destruction des bibliothèques par le feu*, interroge notre rapport actuel aux livres. Numériser, c'est d'abord rendre plus accessibles des ouvrages à tous, du moins en principe: plus de support papier, donc plus de prix, théoriquement... Mais est-ce aussi préserver les livres que de les dématérialiser ainsi? Ce n'est pas encore certain

du tout, comme le souligne Alberto Manguel dans *La Bibliothèque, la nuit*, un livre où ce dandy, spécialiste des conversations suaves de salon, narre l'aventure malheureuse de la version multimédia du *Domesday Book*, un immense recensement cadastral du XI<sup>e</sup> siècle. En 2002, l'information électronique de ce livre, colligée quelques années plus tôt, fut jugée à jamais inutilisable. Restait le vieux livre d'origine... Même une multiplication des exemplaires n'avait rien changé à l'issue fatale de la version électronique.

Faut-il repenser notre rapport aux livres aujourd'hui? À l'heure de la concentration des maisons d'édition et de distribution, les enjeux financiers qui y sont sans cesse associés semblent de plus en plus gonflés à l'hélium. Quel poids réel, en terme économique, occupe en effet le ballon de l'édition moderne auquel s'attachent les grands groupes? À New York, point central de l'édition mondiale, amusez-vous à comparer la seule puissance d'une Anna Wintour, la grande patronne de la mode qui a inspiré le personnage du roman *Le diable s'habille en Prada*, à celle de n'importe quel grand patron de l'édition. L'exercice finit par vous convaincre tout à fait, si vous ne l'êtes pas déjà, que les enjeux financiers qui ébranlent les livres dans l'édition moderne ne se comparent même pas aux autres champs financiers. Tout cela tourne à vide. Peut-être les mondes anciens, malgré leurs faiblesses relatives, avaient-ils au moins la force d'éviter de dénaturer les livres et le rôle qu'ils doivent jouer en société.

jfnadeau@ledevoir.com

## SANTA CLAUS

La fête de Noël, avec tous ses excès, a bien fini par rallier les marchands et le clergé

SUIITE DE LA PAGE F 1

canadiens-français. La frénésie de cadeaux qui n'ont rien de catholique fait aussi francher les seuils des conservateurs, qui suggèrent l'achat d'images pieuses plutôt que les oursons en peluche devenus l'usage. Mais la grande fête de la générosité et de la consommation, traînant les paradoxes les plus criants, allait avoir raison de la morale, tout en récupérant certaines de ses valeurs, dans une sorte de syncrétisme dont, il faut l'avouer, tout un chacun s'accommodait depuis sans problème.

Car la fête de Noël, avec tous ses excès, a bien fini par rallier les marchands et le clergé. Les premiers parce que la fête fait évidemment leur affaire et leur promet les ventes les plus importantes de l'année, les seconds parce que, fête religieuse d'abord et avant tout, elle supplante le jour de l'An, fête païenne, dans les mœurs de la population et redonne, malgré tout, entre le clinquant et la pacotille, une place certaine à la Nativité.

Le Devoir

**HOURRA**  
POUR SANTA CLAUS  
Jean-Philippe Warren  
Boréal  
Montréal, 2006, 305 pages

\* Jean-Philippe Warren sera l'invité de la Librairie Clément-Morin, à Trois-Rivières, pour une causerie ouverte à tous le samedi 2 décembre à 15h.

## Le nec plus ultra de l'univers bibliothécaire

La Staatsbibliothek de Bavière compte (entre autres) la plus grande collection d'incunables au monde après la British Library

Les grandes bibliothèques se multiplient dans les métropoles du monde depuis quelques décennies. La Staatsbibliothek de Bavière compte parmi la poignée d'institutions séculaires qui nourrissent déjà, à la Renaissance, l'ambition de réunir le savoir universel.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Munich — Il est midi quand on pénètre dans la lumineuse salle de lecture principale de la Staatsbibliothek (Bibliothèque de l'État) de Bavière, à Munich. Dernière station d'une visite vertigineuse de l'institution bavaroise fondée en 1558 par le duc Albrecht V, enrichie de manuscrits médiévaux porteurs de mille ans d'histoire, en partie bombardée (les livres avaient été retirés) lors de la Seconde Guerre puis reconstruite selon l'architecture d'hier et dotée des technologies actuelles.

Le soleil qui entre à flots par les fenêtres en ce jour de novembre nous permet de réintégrer l'instant présent, après avoir été ballotté par l'histoire de tous les savoirs. L'ultime salle, qui réunit les ouvrages bibliographiques et de référence, bourdonne des réflexions studieuses et silencieuses de ses nombreux usagers. À cette heure, inutile de chercher une place libre parmi les 600 disponibles, avertit l'agent d'information, Wynfried Schultz-Nottar. Mais une zone est destinée aux chercheurs, qui peuvent réserver leur place.

Chaque section de la Staatsbibliothek, fréquentée par les chercheurs et les universitaires du monde entier, semble ainsi conçue pour faciliter l'accès à tous les savoirs. À l'instar de la vénérable institution où il travaille depuis 30 ans, notre guide dévoué et empressé à répondre à toutes les questions. D'abord

dérangé par notre demande de visite individuelle en cette semaine de vacances où le personnel fait défaut, il négociera ensuite la durée de la visite à la hausse. Impossible de faire le tour en moins de deux heures, dira-t-il, avant de nous entraîner dans le dédale infini des 273 km de rayons de neuf millions de livres que contient l'édifice.

Au milieu d'un corridor de bouquins minutieusement classés par thèmes (la pathologie, l'anatomie, etc.), selon un ancien système de cotation, l'espace-temps éclate. Le journaliste et son guide semblent rapetisser sous le poids de l'histoire et des livres disproportionnés aux tranches surannées. «Il y a pour des milliards et des milliards de dollars de livres ici», lance M. Schultz-Nottar, complétant l'irréel de la scène en nous tendant un palimpseste de l'historien et géographe Strabon datant de 1576. Nous sommes au cœur de la plus imposante collection d'incunables au monde — 20 000 livres imprimés entre 1450 et 1500 — après celle de la British Library. Les livres rares (71 000) et les manuscrits (90 000) y abondent aussi. «Après la sécularisation [en 1803], tous les livres rares des églises, les manuscrits, ont été rapatriés ici.» On l'aura compris, la Staatsbibliothek de Bavière, ex-bibliothèque royale, est l'une des plus riches de l'Europe, le nec plus ultra de l'univers bibliothécaire.

Collections spéciales

L'édifice, situé sur la très royale



SOURCE STAATSBIBLIOTHEK

La salle des incunables de la Staatsbibliothek, fréquentée par les chercheurs et les universitaires du monde entier.

avenue Ludwigstrasse, abrite une quinzaine de collections spéciales, dont cinq majeures qui disposent chacune de leur propre salle de lecture et d'un portail virtuel: l'histoire, la musique, les études classiques, l'Europe de l'Est et l'Asie de l'Est. Dans la collection sur l'histoire de la Russie, huit ouvrages sur dix n'existent pas ailleurs qu'ici... Quelque 650 000 livres portent sur l'Europe de l'Est.

Pour le catalogue en ligne de la collection est-asiatique, une collaboration inédite avec la Bibliothèque de Taiwan et la Library of Congress permet à l'internaute de naviguer automatiquement d'une banque de données à l'autre depuis 1999. Les gens qui font le catalogue sont issus de la culture visée par chaque collection.

«Le personnel est toujours à proximité, disponible sur place pour répondre aux questions des usagers, souligne le guide avec fierté. C'est une de nos forces.»

Les historiens viennent aussi consulter la collection la plus complète d'ouvrages historiographiques au monde. «C'est le département *Rolls Royce*», lance M. Schultz-Nottar. Le répertoire international de sources musicales est basé à la Staatsbibliothek, qui compte

350 000 partitions musicales manuscrites et imprimées et 200 000 ouvrages de référence. «Le centre mondial de référence en matière d'édition musicale se trouve ici, précise-t-il. Les éditeurs d'annotation musicale viennent ici consulter les partitions, surtout pour le classique et le jazz.»

L'institution est aussi reconnue pour sa collection de 40 000 périodiques, qui rivalise avec celle de la British Library, et la base de données numérisées qui leur sont reliées compte la plus grande collection de microfilms d'Europe.

Cartes et reliures

En passant d'une salle de lecture à l'autre, on traverse de vastes corridors qui tiennent presque du musée. Ici, le monde ancien s'étale sur les murs grâce à la collection de 400 000 vieilles cartes géographiques. «C'est une petite collection, mais de grande valeur», note M. Schultz-Nottar. On y trouve notamment l'une des premières cartes exactes du monde qu'a réalisées le pape de la cartographie, Philipp Apian, en 1568.

Un étage plus bas se tient l'exposition annuelle dédiée aux reliures anciennes, intitulée *Mille ans de reliure*, rien de moins. En vedette, un grand livre à la couverture dorée,

aux coloris uniques dans les marges du texte, remonte au V<sup>e</sup> siècle; il n'en existe que cinq exemplaires dans le monde. On observe que quelques empereurs bibliophiles de l'Antiquité, tel Marc-Aurèle, ont aussi joué de la plume et de l'enluminure.

Fragile héritage

Mais les trésors cachés de la Staatsbibliothek s'avèrent aussi un héritage des plus fragiles. «*D'ici 15 ans, au moins le tiers des livres seront perdus à cause de la détérioration du papier*», s'inquiète M. Schultz-Nottar. Avec la croissance de l'édition au XIX<sup>e</sup> siècle, les chiffons et les fibres qui composaient le papier ont cédé la place à la pâte de bois en 1840. Mais le sulfite de ce nouveau papier voue les livres à une destruction rapide.

C'est pourquoi l'institution cherche constamment à élargir le cercle des Amis de la bibliothèque afin d'amasser les fonds nécessaires à la numérisation (66 millions d'euros seraient nécessaires) et à la restauration (30 000 euros pour chaque ouvrage). D'ailleurs, comme toutes les institutions du livre et du savoir, celle de Munich s'active depuis 1997 à la numérisation des ouvrages libérés de droits pour faciliter l'accès à ses ressources.

Dans cet esprit de modernisation, des photocopieurs et même des machines à numériser sont mises à la disposition des visiteurs, près du magnifique hall d'entrée. On peut même demander des photocopies particulières, qui permettent de retrouver la forme originale d'un document. Tous ces services compensent un problème majeur de la bibliothèque: l'acheminement des ouvrages depuis les rayons aux étages jusqu'aux usagers. Les 50 000 abonnés doivent commander par Internet les livres qu'ils veulent emprunter, et il faut un ou deux jours de traitement. C'est pourquoi, si 5000 volumes sortent tous les jours, 10 000 documents sont traités quotidiennement.

Reste qu'avec ses 400 éditeurs, Munich, le village d'un million d'âmes comme on l'appelle, incarne encore et toujours l'une des grandes villes éditoriales du monde.

Le Devoir

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Line Mc Murray

La beauté des petites bêtes que personne n'aime



132 pages, 18 dollars

Place des Arts | Studio-théâtre

Le Studio littéraire

Un espace pour les mots

COMPLÈT  
13 décembre 2006  
SUPPLÉMENTAIRE  
14 décembre 2006

Autour de Pablo Neruda

Tous trois d'origine chilienne, Manuel Arangiz, Marcela Pizarro et Alejandro Venegas lisent, en français et en espagnol, leurs poèmes favoris de Pablo Neruda. Cette lecture vibrante et passionnée sera également éclairée par des chansons chiliennes.

SAISON 2006-2007

Un mercredi par mois jusqu'au 9 mai

TARIFS  
Entrée: 18 \$\*  
Étudiants: 10 \$\*

BILLETTERIE  
514 842-2112 | 1 888 842-2112  
www.pda.qc.ca

\* Taxes incluses

Une production  
Les Capteurs de mots

en collaboration avec  
Place des Arts

Les Éditions du Noroît

35 ans de POÉSIE



Prix du gouverneur général - essais

À force de voir  
Histoire de regards  
Pierre Ouellet



DIFFUSION  
L'ÉDITION

Conseil des Arts  
du Canada

# LITTÉRATURE

## Le débat des profs

Cinq profs de cégep s'interrogent sur ce qu'il faut enseigner aux jeunes en littérature et en philosophie



Danielle Laurin

Yves Thériault ou Jacques Ferron? Miron ou Rimbaud? Michel Houellebecq ou Victor Hugo? Michel Onfray ou Nietzsche? Michel C. Auger ou Fernand Dumont? Que faut-il enseigner aux jeunes Québécois? On les dit incultes, incapables de penser, d'écrire. Comment les motiver? Faut-il se mettre à leur niveau? Privilégier l'accessibilité et l'actualité des œuvres à étudier? Ou favoriser l'élévation de la culture, du savoir?

Cinq professeurs de cégep s'interrogent. Des profs de littérature, de français. Et de philo. C'est le chroniqueur du *Devoir* Louis Cornéliier, par ailleurs enseignant au Cégep de Joliette, qui lance le bal. C'est lui qui a pris l'initiative d'interpeller ses collègues. Dans une lettre. Une lettre enflammée, qui dérange.

Il le dit d'emblée: il aime enseigner, il aime les jeunes, il aime le cégep. Autrement dit, il a le feu sacré. Et il n'en peut plus de voir la mine patibulaire de tous ces profs de cégep découragés, écoeurés d'enseigner, qui arrivent en classe le matin «avec l'impression d'aller à l'abattoir ou au salon funéraire».

Vous ne voyez pas que vous donnez des munitions à ceux qui voudraient abolir le cégep, ou à tout le moins la formation générale? Assez, c'est assez. Arrêtez de vous plaindre, sortez de votre déprime et relevez-vous les manches. N'attendez pas une ennemie réforme imposée par des hurluberlus décrochés de la réalité. C'est en substance la bombe qu'il leur lance, à ses collègues enseignants, Louis Cornéliier.

Bien sûr, convient-il, les mauvaises conditions d'enseignement, «des contraintes extérieures qui pèsent sur notre mission pédagogique et culturelle», ont de quoi faire bondir. Mais, plaide-t-il, cela ne doit pas «nous empêcher de reconnaître nos responsabilités dans le relatif discrédit qui frappe l'enseignement de nos matières au collégial».

Oui, insiste-t-il, les profs peuvent changer les choses. À condition de se remettre eux-mêmes en question. De s'interroger sur leur mission. Sur leur rôle. Sur le rôle qu'ils accordent à la littérature et à la philosophie, aussi.

C'est ici que l'exercice qu'il propose à ses collègues devient passionnant. Chacun à son point de vue, sa vision, ses propres définitions. Et ses solutions. On est loin de la belle grande unanimité, loin d'une belle grande vérité. Vive la diversité.

Les étudiants s'ennuient dans nos classes? Pas étonnant, affirme l'auteur de *Lettre à mes collègues sur l'enseignement de la littérature et de la philosophie au collégial*. Cessons de les assommer avec Flaubert, Balzac et Platon! Comment voulez-vous qu'ils apprennent à aimer la littérature et la philosophie s'ils ne se reconnaissent pas dans les œuvres qu'on leur impose...

C'est simple. Fournissons-leur des textes plus accrocheurs, plus actuels, plus proches de leur «vécu». Après tout, argue Cornéliier, «pourquoi fréquente-t-on la littérature ou la philosophie, sinon pour mieux vivre, c'est-à-dire mieux penser la vie?»

Quoi? réplique Monique LaRue. Passer sous silence Flaubert, Balzac et tous ces grands auteurs du passé qui «ont accompli l'exploit de transmettre une pensée, un concept, un récit de la vie humaine qui aident à pallier l'insuffisance de toute expérience individuelle»... Non mais, dit-elle!

Elle s'indigne, elle rage. Elle y tient. Si elle enseigne la littérature, ce n'est pas pour «que les gens apprennent à mieux vivre ou à mieux penser par eux-mêmes». Non monsieur. C'est pour «qu'ils sachent, oui, qu'il y a eu avant eux des humains exceptionnels, supérieurs à la moyenne, dont ils ne sont pas les égaux».

Basta le nivellement par le bas, s'indigne la prof du haut de ses trente années d'expérience en enseignement. Si elle ne dédaigne pas à inclure dans son corpus des œuvres modernes, et parfois même des articles de journaux, Monique LaRue est formelle quand vient le temps de définir ses objectifs pédagogiques: «Le but de notre enseignement est de transmettre un savoir objectif, une compétence, pas seulement de faire aimer nos cours, notre matière, ou de rendre la vie plus humaine.»

Et vlan, Louis Cornéliier! Jean Pierre Girard n'y va pas de main morte lui non plus. Comment ça, jouer le jeu de la séduction avec nos étudiants? Comment ça, être évalué sur notre performance scénique, nous, les profs? Comment ça, choisir des œuvres pour leur plaisir? Autrement dit: instrumentaliser la littérature?

Pas question, plaide le prof-écrivain. «La littérature ne nous conforte pas dans ce que nous sommes comme êtres humains, elle nous aspire ailleurs, vers nous, vers l'inconnu, et oui, c'est proprement terrifiant. Et non, ce n'est pas vendable.»

Marc Chabot fait partie des profs de philo qui ne jurent que par *Le Banquet* de Platon, «le premier livre complet sur l'amour». Rien à voir avec n'importe quel livre à la mode sur le même sujet, avec le genre d'ouvrage «qui tombera dans l'oubli d'ici trois mois, mais qu'on nous présente comme de la nourriture essentielle». Pour lui, «l'école est un lieu de résistance. Nous nous devons de résister à l'inculture, à l'autosatisfaction télévisuelle. L'enseignant est celui qui défend la mémoire de l'humanité.»

Quant à Michel Morin, lui aussi prof de philo, il soutient que c'est à l'enseignant de réactualiser, de repenser les grands textes qui appartiennent au passé. Sa préoccupation première: élever le niveau de culture des jeunes qui lui sont confiés.

On pourrait continuer. Les questions abordées par les cinq coauteurs sont légion. Et les désaccords affluent. Parmi les sujets chauds qui soulèvent le plus de passion: la place de la littérature québécoise dans l'enseignement. Faut-il lui donner présence?

Absolument: «quand un peuple n'est même pas capable de se lire adéquatement, c'est le concept même de lecture et, partant, de culture qui lui fait défaut», avance Louise Cornéliier. Le «nationalisme littéraire» ne lui fait pas peur, au contraire. Quitte à sortir des boules à mites certains livres anciens... pas du tout d'actualité, tiens, tiens!

Il se mouille jusqu'au cou, notre Louis, se risque même à proposer une liste d'ouvrages québécois, «douze livres québécois fondamentaux», dont la lecture devrait être obligatoire pour tous, de la première année du secondaire à la fin du collégial.

Liste où, en passant, pas une seule œuvre signée par une femme ne figure. Où même les livres d'Anne Hébert et de Gabrielle Roy sont exclus, parce que «trop austères pour des jeunes». Ouille, bonjour la polémique!

J'entends déjà quelques voix s'élever. La mienne pour commencer. Celle des plus jeunes, aussi. Ceux-là mêmes qui jouent présentement leur avenir, dont on dit qu'ils sont incultes et blablabla. On a mis quel qu'un au monde, on devrait peut-être l'écouter: vous connaissez la chanson...

Il n'y a pas que la fameuse liste qui va faire jaser. Tout ou presque dans ce petit livre collectif porte à la réflexion, à la prise de position. Si cinq profs de cégep ne s'entendent pas, imaginez le reste de la population!

Alors? Qu'en pensez-vous? Yves Thériault ou Jacques Ferron? Miron ou Rimbaud? Michel Houellebecq ou Victor Hugo? Michel Onfray ou Nietzsche? Michel C. Auger ou Fernand Dumont?

Collaboratrice du Devoir

### LETTRÉ À MES COLLÈGUES SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA LITTÉRATURE ET DE LA PHILOSOPHIE AU COLLÉGIAL

Louis Cornéliier, avec des répliques de Marc Chabot, Michel Morin, Jean Pierre Girard et Monique LaRue  
Éditions Nota Bene  
Québec, 2006, 124 pages

### ROMAN QUÉBÉCOIS

## Jeux de mots, jeux de héros

CHRISTIAN DESMEULES

Écrivain iconoclaste et satirique vivant à Québec, Nando Michaud est un auteur résolument «calembourgeois», c'est-à-dire adepte sans complexe, et depuis longtemps, du calembour sous toutes ses formes — du plus raffiné au moins subtil. Petit cousin de la fesse gauche du regretté San Antonio, l'homme de 63 ans est l'auteur, depuis 1988, de quelques livres pour la jeunesse, de recueils de nouvelles et de romans qui flirtent ouvertement avec le policier, le fantastique, la science-fiction. Une œuvre qui comprend aujourd'hui une dizaine de titres, dont *Virages dangereux et autres mauvais tournants* (Triptyque, 2003).

Dans *Un pied dans l'hécatombe* (Triptyque, 2001), le héros récurrent de ses deux derniers romans, François Langlois, journaliste au quotidien montréalais *La Leçon* et obsédé sexuel impénitent, avait été envoyé à Québec

pour couvrir le sabotage du carnaval d'hiver. Caricature, mots d'esprit et aventures libidineuses.

Avec *La Guerre des sexes ou le problème est dans la solution*, le héros de Nando Michaud est témoin, toujours de passage à Québec, d'un meurtre curieux et violent: une jeune femme est victime d'un attentat au tampon hygiénique piégé. Œuvre d'un misogynne dément et isolé? Machination du MEC (Mâles en colère), un groupuscule masculiniste clandestin qui veut redonner sa dignité aux hommes québécois?

L'événement sera l'occasion d'une autre enquête pour François Langlois, et le prétexte, pour Nando Michaud, d'exercer sa plume acide et de croquer sans scrupules les mœurs et les travers de ses contemporains. Sa réflexion à la vue de quelques représentants plutôt fades de l'espèce vestoncravate? «Je ne vois qu'une explication: un savant fou les aura engendrés en downloadant le programme Permapress d'une machine à laver dans le cerveau d'un gérant

de caisse populaire.» Ailleurs, la gérante défraîchie d'un sex-shop ou un autre meurtrier a été commis lui inspire ce portrait: «Elle s'est fait si souvent étirer la face qu'elle en a les narines écartées et ouvertes comme celles d'une truite étonnée. On lui verrait le cerveau par les trous de nez, si ce n'était des stalactites qui font rideau.» Vous l'aurez compris, subtilité et demi-mesure ne sont pas forcément au rendez-vous.

### De l'action


Actions, coups de feu, blagues corrosives, mise au jour d'un complot plus vaste encore que ce qu'on nous promettrait: impossible de résumer autrement *La Guerre des sexes ou le problème est dans la solution*. Les personnages s'y nomment Sigmund Debovoar, Walter Hégault ou Mustapha Saklak (au besoin, relisez à voix hau-

te). Et au passage, bien entendu, le héros ne se laisse jamais prier pour «sacrifier à Vénus»... Al-Qaïda, la CIA, la police de Québec, le monde de la publicité et de la psychothérapie, le féminisme, les hommes mous. Tout semble passer au collimateur de Nando Michaud dans ce roman aux innombrables saillies humoristiques, au rythme effréné et aux nombreux dialogues. Un roman un peu trop long, souvent unidimensionnel, mais qui apparaît, dans le genre, plutôt bien maîtrisé.

Collaborateur du Devoir

LA GUERRE DES SEXES OU LE PROBLÈME EST DANS LA SOLUTION  
Nando Michaud  
Triptyque  
Montréal, 2006, 290 pages

Romanichels
Conseil des Arts du Canada
XYZ éditeur



La rivière du loup est le travail d'une très grande artiste, une œuvre comme il n'en paraît que quelques-unes par décennie.

☆☆☆☆

Réginald Martel, *La Presse*

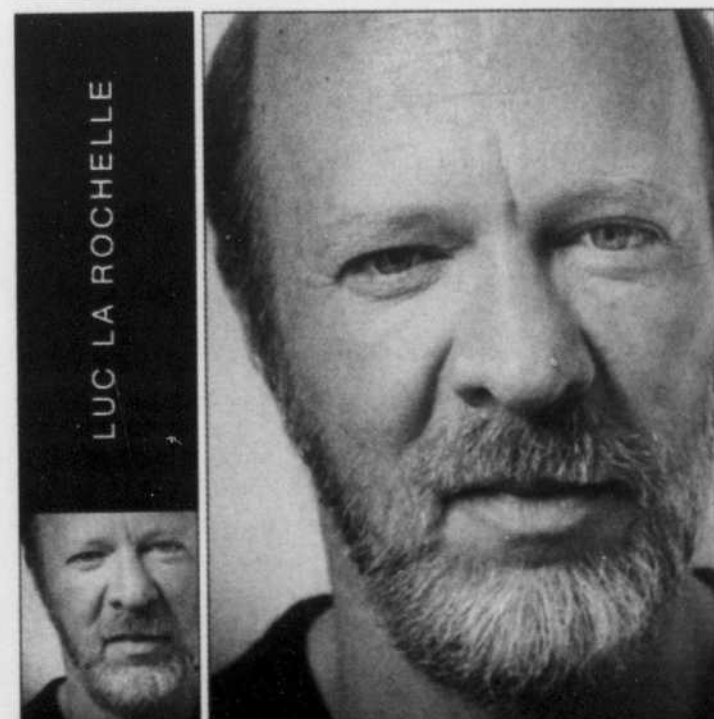
**Andrée Laberge**

*La rivière du loup*

roman • 248 p. • 25 \$

Lauréate du Prix littéraire du Gouverneur général 2006, catégorie roman et nouvelles

LUC LA ROCHELLE
LEMEAC



**Fugues en sol d'Amérique**

«Dedie "à tous ceux qui ne croient en rien" le quatrième livre de Luc La Rochelle est un succulent recueil de nouvelles sur le temps qui fut, sur le médium à venir ou derrière soi, mais une chose est sûre, sur l'impasse.»

— Claudie Lamarche, *Le Devoir*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

## PALMARÈS LIVRE ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 21 au 27 novembre 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>LES BIENVILLANTES</b> Jonathan Littell (Gallimard)	1 <b>Y'A DES MOMENTS SI MERVEILLEUX</b> Dominique Michel (La Semaine)
2 <b>MES AMIS, MES AMOURS</b> Marc Levy (Robert Laffont)	2 <b>LE GARDE DU VIN 2007</b> Michel Pharaud (Éd. De L'Homme)
3 <b>ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES...</b> Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	3 <b>THÉRÈSE DION</b> Georges-Hubert Germain (Libre Expression)
4 <b>LA CROISIÈRE DE NOËL</b> Mary Higgins Clark (Albin Michel)	4 <b>COURSIER AVEC LES ALIMENTS...</b> R. Béveaux / D. Gingras (Tricoté)
5 <b>À TOMBEAU OUVERT</b> Kathy Reichel (Robert Laffont)	5 <b>AU PIED DE COCHON</b> Martin Picard
6 <b>LE TROU DANS LE MUR</b> Michel Tremblay (Lemac)	6 <b>LUCKY LIKE T. 2: LA CORDE AU COU</b> L. Gens / Achôlé (Dargaud)
7 <b>CONTES DE VILLAGE: COFFRET 3 VOL.</b> Frid Polerini (Planète Rebelle)	7 <b>GUIDE DE L'AMTO 2007</b> Collectif (Tricoté)
8 <b>LIGNES DE FAÏLLE</b> Nancy Huston (Lemac)	8 <b>MANGEZ! UN LIVRE ANTI-RÉGIME</b> G. Guèvremont / M. Lortie (La Presse)
9 <b>LE PAPILLON DES ÉTOILES</b> Bernard Werber (Albin Michel)	9 <b>PAROLES D'ENFANTS DANS LA GUERRE</b> Zsuzsanna Földes (XX)
10 <b>POUR RALLUMER LES ÉTOILES</b> Dominique Demers (Gulfair Amérique)	10 <b>NOTRE AFRIQUE</b> Lucie Pélissier (Libre Expression)

LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 <b>AMOS DARAGON T. 12: FIN DES DIEUX</b> Bryan Perro (Intouchables)	1 <b>U2 BY U2</b> U2 / Neil McCormick (Morrow / Avon)
2 <b>LES CERFS-VOLANTS DE KAROUL</b> Khaled Hosseini (10/18)	2 <b>THE SIXTH FAMILY: THE COLLAPSE</b> L. Lamotte / A. Humphreys (J. Wiley & Co)
3 <b>LÉONIS T. 8: GARDIENS D'OUTRE-TOMBE</b> Méroï Francis (Intouchables)	3 <b>THE AMBLER WARNING</b> Robert Ludlum (St. Martin's Press)
4 <b>PAKAL T. 6: LES GUERRIERS CÉLESTES</b> Maxime Rousey (Intouchables)	4 <b>MARY MARY</b> James Patterson (Warner Books)
5 <b>ÉPREUVE INFERNALE</b> Alexandre Larochelle (Tricoté)	5 <b>THE INNOCENT MAN</b> John Grisham (Doubleday)
6 <b>UN PETIT PAS POUR L'HOMME</b> Stéphane Dostepiers (Gulfair Amérique)	6 <b>JAMIE'S ITALY</b> Jamie Oliver (Hyperion)
7 <b>OÙ ES-TU?</b> Marc Levy (Pocket)	7 <b>YOU: ON A DIET: THE OWNER'S MAMU</b> M. Rozan / M. Oz (Simon & Schuster)
8 <b>LE JOURNAL D'ADRIÈLE LAFRAMME T. 1</b> India Desjardins (Intouchables)	8 <b>PREDATOR</b> Patricia Cornwell (Berkley)
9 <b>AVANT LE GEL</b> Henning Mankell (Points)	9 <b>ANGELS &amp; DEMONS</b> Dan Brown (Simon & Schuster)
10 <b>ERAGON T. 1: L'HÉRITAGE</b> Christopher Paolini (Beyard)	10 <b>OPTICAL ILLUSIONS: THE SCIENCE</b> Al Seckel (Puffin)

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

## LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Déception d'un retour au pays natal

L'écrivain d'origine haïtienne Anthony Phelps remonte aux sources tarées de l'exil

CHRISTIAN DESMEULES

Ils sont nombreux à avoir levé l'ancre. Migrants, cosmopolites, écrivains en rupture de ban ou réfugiés politiques, il arrive souvent que l'exil donne une couleur particulière à leur œuvre. Cela même si l'expérience de l'art et de toute écriture, en réalité, n'est souvent rien d'autre qu'un profond exil.

Mais l'écrivain qui a dû abandonner sa terre natale se fait aussi quelquefois, un jour, au fil d'une œuvre qui mûrit au même rythme que lui, le témoin et l'acteur de l'expérience délicate et révélatrice du retour — de l'impossible retour. C'est ce que l'on pourrait appeler «la face cachée de l'exil». Une réalité amère qu'explore dans son quatrième roman Anthony Phelps, poète, romancier et conteur né en Haïti il y a 78 ans.

Plus de vingt-cinq ans après avoir quitté son île, comme des milliers d'hommes et de femmes l'ont fait, avant ou après lui, Simon Nodier, écrivain et sculpteur d'origine haïtienne, entreprend malgré lui un pèlerinage au pays de la mémoire, des sons et des couleurs d'une enfance haïtienne. Un retour en grande partie contraint, parce que dicté par l'urgence et le devoir: une vieille tante lui annonce que son état de santé se détériore.

On s'en doute, vingt-cinq années à l'extérieur du pays ont fait de lui un étranger. La complexité des problèmes de ce «pays pourri» le dépasse. Lui qui, jusque-là, se croyait plutôt heureux dans l'espace de réalité «neutre» où il vivait à Montréal comme au Mexique — il habite depuis une dizaine d'années une petite ville coloniale dans l'État de Guanajuato. Alors pourquoi revenir au pays? «Pourquoi mettre ma mémoire en péril? se demande-t-il. Elle contient aujourd'hui un taux élevé de mensonges que je devine. De mensonges par embellissement, par ajouts et éliminations. Elle est devenue presque une mémoire volontaire. Ce serait du masochisme que de vouloir la confronter à un présent qui ne répondrait pas à mon passé.»

## La face cachée de l'exil

Bien malgré lui, Simon Nodier prend conscience que l'exil ne finit jamais. «C'est un cercle que nul ne

peut briser.» L'écrivain réalise qu'il existe un autre exil que celui qui nous éloigne du pays natal: l'exil du retour. Qui fait que celui qui est parti ne pourra jamais revenir. Parce que c'est un autre que celui qui est parti qui revient en Haïti. Bruits, parfums urbains, chants ou langage: le pays a changé, il s'est peut-être dégradé, un renversement des valeurs s'est opéré. Le français a été détrôné par le créole, la culture populaire occupe aujourd'hui le premier rang. Les nouveaux riches font la loi. Et partout lui semblent régner la médiocrité, la corruption, le vide.

Là-bas, pris au piège de la réalité, dans l'ombre de «l'Annexe de l'amandier aux vieilles pierres radoteuses» où il s'est réfugié, le héros captif et désillusionné d'Anthony Phelps constate qu'il ne pourra jamais réintégrer ses souvenirs. Il avait vécu jusque-là, reconnaît-il, dans un «énorme mensonge qui me laissait croire, au plus creux de mon exil, que j'appartenais à un lieu précis que je pouvais nommer».

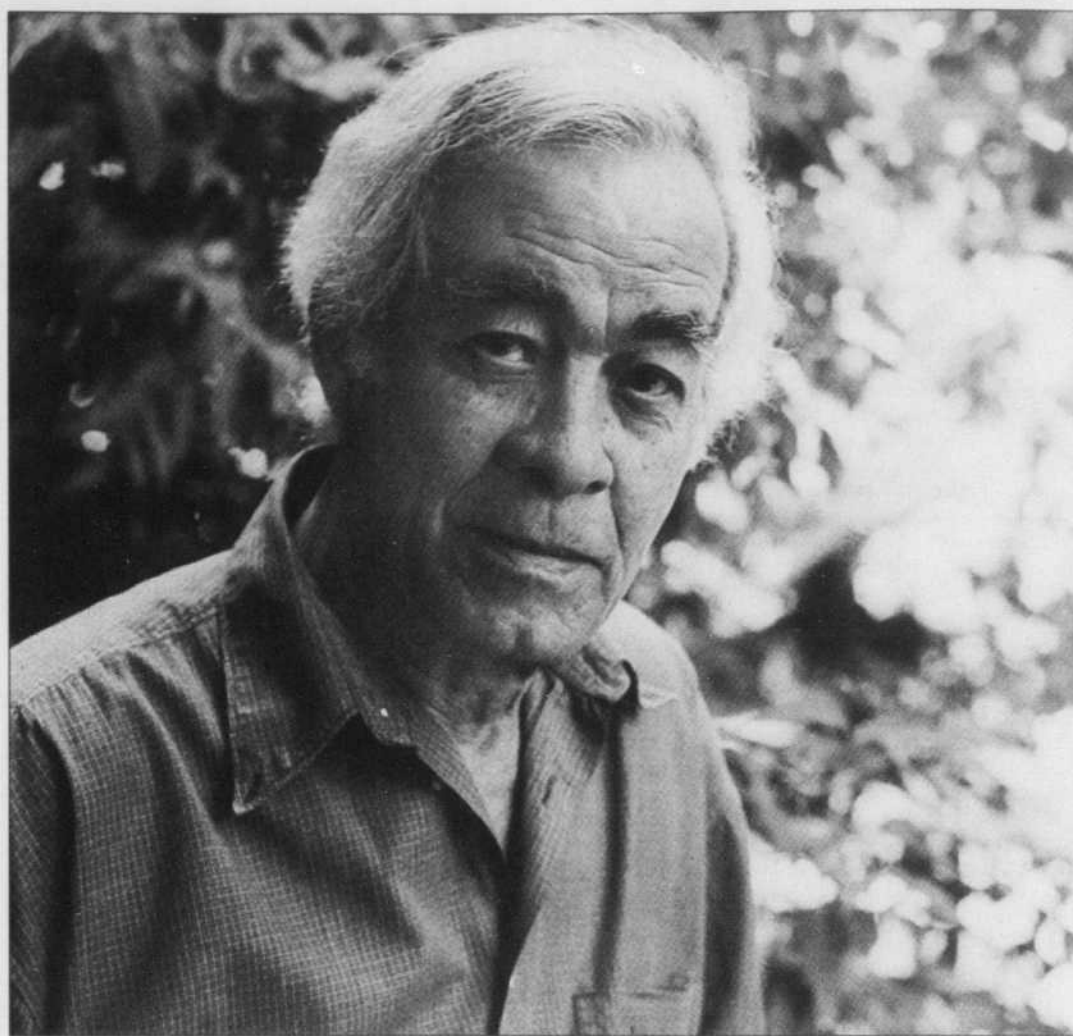
Alors il se remet à écrire, lui qui gardait le silence depuis trois ans, revisitant sous le mode de la fiction sa jeunesse privilégiée dans ce pays «à la double réalité». Son grand amour d'adolescence pour Mona Chalande, fille d'ambassadeur, dont le départ précipité l'a arraché à sa jeunesse. Leurs adieux inachevés. Le romancier en imaginera un remake à travers sa rencontre avec la fille de Mona, Clara Prado, une jeune galeriste haïtiano-mexicaine. Comme une tentative de réconciliation avec sa propre mémoire et avec le pays perdu — dans laquelle pointe malgré tout la tentation d'une nostalgie d'ancien régime.

Un roman sensible et lucide, où Anthony Phelps ne réinvente toutefois pas les formes, et qui rejoint en le constatant le questionnement d'Émile Ollivier: «Sa part de territoire, ne l'emporte-t-on pas partout avec soi?»

Collaborateur du Devoir

## LA CONTRAINTE DE L'INACHEVÉ

Anthony Phelps  
Leméac  
Montréal, 2006, 208 pages



© HELENE MAIA

Anthony Phelps, poète, romancier et conteur né en Haïti il y a 78 ans, publie son quatrième roman, *La Contrainte de l'inachevé*.

POÉSIE QUÉBÉCOISE

## Rien d'autre que la clarté

HUGUES CORRIVEAU

La clarté lui tient la main avec son nez de cerf est d'abord un livre magnifique, édité par Pierre Filion au plomb ancien, sous une couverture cartonnée, épaisse et gaufrée, couleur lilas, rehaussé de dessins délicats et savoureux de Marc Séguin. Ce beau livre, c'est aussi un cadeau à la fois pour l'œil

et pour les mains, car on a le goût de le toucher, de le palper avant que de le lire. Il faut savoir qu'un livre pareil, on le travaille lentement, ce qui fait que, se disant de 2005, il ne nous est parvenu qu'en 2006, comme retardé pour mieux ravir. Mais c'est aussi un bon recueil, très dense, qui révèle une langue joueuse, une langue qui explose de sons et de lumières.

## Tout en douceur

«Dans son asile de bois même le silence a froid», et l'homme qui s'y abrite écoute passer les mots coureurs de mondes étranges tels des animaux surpris à vivre l'instant qui passe, au moment où «il marche en cercle faucon / avec les femmes losanges». Curieux univers qui se déboîte et irradie, étrange habitat éclaté où les images explosent en d'impossibles surprises. Pas un moment dans ce recueil qui ne soit étonnant, qui ne mène avec une rare sûreté des saillis et des virevoltes. Le poète est presque un enfant égaré dans ses jeux: «Il y a scellé dans sa poitrine / un vaste / Il entre au vaste de cet ancre clé // Sa chambre est sa poitrine / Une chambre thorax haute et blanche de baisers vitraux / Où qu'il soit il s'y retrouve chez lui.»

## Avoir des ailes

Pour sûr, Jean François Casabonne délire quelque peu à travers le plaisir qu'il se donne de

tant aimer la vie. «Il vole comme on trempe une ancre nue au sternum de l'océan.» Le programme est fabuleux chez le poète, qui touche ainsi, multiforme, aux joies du monde. Le recueil est divisé en trois parties, chacune introduite par un poème dans lequel se répercutent des sons, des homophones et des cassures de sens, respectivement intitulées «Tirailler», «Déraille» et «Tenaille». Et la parole poétique vient ainsi à demeure tressauter: «Le temps gifle son visage de neige nu / souvenir d'os attaché / de mains langues de langues vierges et de langues de main.» Ce livre vaut qu'on l'écoute en ses «langues», justement.

## Et dans la ville, demeure

Rien d'autre repose sur une dérive thématique autour d'un vers fondateur qui «essaime» à travers les quatre parties de l'ouvrage, à savoir «Porteras-tu le chant qui saura m'émouvoir?» Belle proposition s'il en est, qui

introduit la quête incessante de ce qui vient à l'âme quand la vie s'entrouvre, qui se déploie autour des mots «chant», «porter», «émouvoir» et «savoir» en un savant désordre qui «déconstruit» le vers initiateur.

D'entrée de jeu, comme pour se rassurer, le poète répète deux fois que «dans le silence la nuit le bruit des voitures est amical». A cette écoute, l'homme qui se tient là, dans la déconvenue de ce qui se produit autour de lui, de ce qu'il entend et voit, parle en de très courtes phrases, séparées par de très grands espaces, sinon même isolées dans la page, comme égarées. Puisqu'il s'agit de tenter l'immersion des sens dans ce désordre du dehors, on questionne: «Peut-être y a-t-il des os qui se découvrent dans la douleur / Peut-être un homme ne sait-il rien de ce qu'il chante». C'est ainsi souvent très beau, d'une tranquillité assourdie par ce qui est venu à l'oreille.

## Tout apprendre

«Mais je ne sais pas assez», dit le poète, et c'est pour apprendre qu'il cherche à concevoir le poids des choses, «Le poids que l'on a porté et qui se laisse encore sentir / C'est qu'il ouvre la beauté oui // La beauté c'est surtout de n'être pas tout seul avec le vide».

L'émotion encore, bien sûr, dévoile à tous les vents le corps des mots, son corps propre dans l'es-

pace du dehors et du dedans. Voilà ce que cherche en fait le poète, c'est-à-dire cerner ce qui de l'extérieur et de l'intérieur s'interpénètre et assouvit. «Chanter: savoir retenir comme il faut le hurlement», nous précise-t-il en une formule formidable. Et ce chant se fait poèmes. Des voitures passent dans la rue, des maisons se tassent sur elles-mêmes, bien en place, dans lesquelles le poète aurait le goût de pénétrer avec une curiosité charnelle; et «Toutes les distances de la terre» font désirer entrer en contact avec toutes les matières. Ce livre est tout cela et «rien d'autre» qu'une manière de vouloir prendre le monde dans son corps, dans ses yeux, dans son chant et, par-delà la mort, en être ému.

Collaborateur du Devoir

## LA CLARTÉ LUI TIENT LA MAIN AVEC SON NEZ DE CERF

Jean François Casabonne  
Éditions du Silence  
Montréal, 2005, 56 pages

## RIEN D'AUTRE

ESSAIM I  
Franz-Emmanuel Schürch  
L'Oie de Cravan  
Montréal, 2006, 64 pages

**JOSÉ ACQUELIN**  
L'absolu est un dé rond

« Il faut croire en l'incroyable puisqu'il n'y a rien d'autre »

LES HERBES ROUGES/POÉSIE

Les Éditions du remue-ménage félicitent

**Denyse Baillargeon**

récipiendaire du Prix Jean-Charles-Falardeau de la Fédération canadienne pour les sciences humaines pour

Un Québec en mal d'enfants  
La médicalisation de la maternité, 1910-1970

**JEAN-FRANÇOIS FILION**  
SOCIOLOGIE DIALECTIQUE  
INTRODUCTION À L'ŒUVRE DE MICHEL FREITAG

338 pages • 27,95 \$  
ISBN 2-89518-251-5

LANCLEMENT PUBLIC  
Jeudi 7 décembre dès 17h  
au Théâtre de Quat'Sous  
100, av. des Pins Est, Montréal  
Métro Sherbrooke

Éditions Nota bene

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

Jacques Nassif  
Un troisième temps pour la psychanalyse

176 pages, 20 dollars

## LITTÉRATURE

ROMAN FRANÇAIS

## Où va la vie ?

Makine se penche sur les comportements humains dans une œuvre magistrale

GUYLAINE MASSOUTRE

On aurait pu croire qu'André Makine explorerait toujours la relation d'amour qui l'unit, lui l'écrivain sibérien de naissance, à la « francité ». Erreur, du moins en apparence. Même s'il faut l'entendre et le lire, à propos de cette langue française qu'il honore si admirablement, Makine, linguiste distingué, est d'abord un immense écrivain. Un romancier majeur, parmi ceux qui prouvent la « foutaise » de toute préoccupation « où l'être humain est oublié ».

*L'Amour humain*, qui vient de paraître, est un pur chef-d'œuvre. Cri de protestation contre la bêtise armée, geste d'amour inouï à la souffrance patente, ce roman haut de gamme fait place nette au cœur d'une production qui appréhende toutefois, il n'est pas vain de le redire, un mondialisme malade, que l'écrivain qualifie de « déments ».

Makine ne cesse d'observer le monde comme il va. A cette seule fin, il inscrit sa grande souplesse et sa propre complexité dans la vitalité d'une langue choisie pour s'exiler. *L'Amour humain*. Il s'agit bien de l'essentiel, considéré avec la conscience d'un lettré, d'un être sensible, d'un analyste fin des mouvements humains. L'amour, cette finalité des relations entre les hommes et les femmes, est-ce bien la principale? Ce pourrait être un truisme, mais cet amour sonne plus ironique, et plus universel aussi, dans la dualité noire et blanche de *L'Amour humain*.

## Face cachée

Makine n'a jamais eu de sujet littéraire plus profond que l'amour. Amour enfoui, secret, éternel ou passion ravageuse, amour du bout du monde nordique ou sibérien, amour impossible, perdu et surtout éperdu; amour d'une vieille femme ravagée; amour d'un soldat aux pieds gelés; amour d'une grand-



André Makine lors d'une visite au Québec en février 2004

mère arrachée à sa souche d'humanité. Amour véritable d'un Noir et d'une Blanche.

Pouvait-il, dès lors, ne pas dire l'amour basé, l'accouplement hâtif ou grotesque, l'intensité horrifiante du viol, le corps sacrifié, mutilé, profané? Lisez les premières pages de *L'Amour humain*: époustouflantes, elles accotent les grandes signatures du réalisme, à l'œuvre depuis deux siècles de romans.

Pas de postmodernité ici requise pour gloser. Le roman raconte le parcours d'un révolutionnaire anglais, au moment où l'Union soviétique guerroyait aux confins de l'Angola et du Zaïre, aux côtés des libérateurs africains et des soldats cubains. On plonge dans cette Afrique des années 70, et ce durant vingt ans. On s'y déplace, d'un camp de prisonniers effroyable jusqu'en Sibérie, en passant par Cuba et Moscou, pour finir à Mogadiscio, grâce à un épatant montage d'épisodes bien racontés.

La mort. Elle avance partout sa

face sale, sa distribution généreuse de terreurs, ces entrailles déversées entre les hurlements de la souffrance avant la fin. La mort dispensée avec mille inventions du maudit, du sacré, du sans-dessin humain. Makine prend le temps de dire et de combattre par la plume ses nausées d'humaniste, en toute lucidité. Il en fait sa trajectoire, poussant au bout les rebondissement de l'histoire. Mais jamais il ne renonce à croire dans un retournement, un visage, même d'assassin, se dévoile aussi.

## À découvert

Manichéen, Makine, moraliste? Ni l'un ni l'autre. Ses yeux sont ouverts sur la souffrance. Sa rage, son cri, son ton désabusé fait tonner une voix forte. Rien ne peut empêcher les humains de s'entredétruire, sauf l'amour. Or la sauvagerie n'empêche pas l'amour d'exister.

Même une danse macabre exalte la vie: « Pour répondre à la voix d'Elias, il faudrait pouvoir dire cette

terrible synchronie des vies humaines », écrit le narrateur. Mais quand il relate la paix d'une vision de neige, à Krasnoïarsk en Sibérie, qu'il dessine un homme noir amoureux fou d'une Blanche, on sent sa robe enfermer la magie de la nuit sur le marchepied d'un train. Les plus démunis seront au rendez-vous humain.

Dans l'air immobile, « alors que le froid mouillait le corps comme sous une coulée de verre fondu », un couple brûle d'amour. L'improbable et l'extrême se réalisent. « Anna se serra contre lui et ils formèrent au milieu du vide stellaire un fragile îlot de vie. » Anna ouvre à Elias sa Sibérie.

Makine n'a jamais révélé un monde aussi réel que fantomatique, à la manière des portraits en neige de Jean-Paul Lémieux. Peut-être est-ce un aspect de plus en plus émouvant de sa propre épopée, l'énocence de son humanité. Son émotion longue et fine encre l'espace infini de sa mémoire. L'Histoire reçoit un verdict sans appel.

Dans le camp de travail forcé ou dans les pays en guerre, la présence invisible à laquelle Makine voue sa parole trouve une littérature d'exception. Ses devanciers sur le bague, Dostoïevski, Tchekhov, Soljenitsyne, marchent en avant du monde ouvert que Makine a fait sien. « J'y suis enfin... », dit Elias. La flamme de l'écriture ne vacille pas. Ces maîtres au-delà des étoiles inspirent à ce roman force et liberté. Même si celle-ci s'exerce en pointillé, arrêtez-vous au quatrième chapitre de la seconde partie de *L'Amour humain*. Ce contrepoint, sans prise à la pesanteur, fait honte aux horreurs de l'Histoire mille fois reficelée.

Collaboratrice du Devoir

## L'AMOUR HUMAIN

André Makine  
Le Seuil  
Paris, 2006, 297 pages

LA PETITE CHRONIQUE

## Le jeûne et la littérature

Gilles Archambault

On ne vantera jamais assez l'importance des titres. Je n'aurais probablement jamais lu les livres dont il est ici question si je n'avais pas été titillé par leurs titres.

Commençons par *L'homme qui jeûne*. S'agissait-il, me suis-je demandé, d'une sorte de justicier pacifique préférant cette attitude de non-acceptation à l'agressivité belléiste? Le roman de Belinda Cannone retient tout de suite l'intérêt par son écriture. Il y est question d'un individu, mêlé au trafic des œuvres d'art, qui se décide à se retirer du monde et de son corps. Il est évident que nous sommes en terrain piégé. Quiconque lirait ce roman en se référant à des critères hérités du roman psychologique serait en difficulté.

Le quatrième de couverture évoque une histoire à la Borges qui évoluerait vers le roman noir. C'est à peu près juste. A cette différence près que le personnage central du roman, qui nous est décrit comme un homme peu apte à attirer notre sympathie, n'est pas non plus un être qui nous retient par un autre aspect de sa nature.

Il me semble que c'est l'écriture, heurtée, empruntant beaucoup au langage parlé, qui retient surtout l'attention. Il est long, pourtant, le jeûne qui s'étend sur vingt-neuf jours. Pour le jeûneur et pour le lecteur. En cours de lecture, ce dernier aura un plaisir certain dans la mesure où il oubliera la vraisemblance et dans la mesure aussi où il saura goûter la fascination qu'a l'auteur pour la peinture. Pour ce qui est du roman noir évoqué plus haut, mieux vaut ne pas insister.

Fascination des titres, disais-je d'entrée. *Vous n'écrivez plus?* demande Laurence Cossé. Il s'agit de nouvelles mettant en scène des écrivains plus ou moins arrivés, plus ou moins dans l'air du temps. J'affirme que ces nouvelles

pourront intéresser au premier chef ceux qui, sans nécessairement écrire, ont à un moment ou l'autre de leur vie été visités par cette tentation d'ajouter au trésor littéraire universel leur grain de sel.

Le style dans lequel on nous propose ces destins divers n'a rien à voir avec celui de Belinda Cannone. Je ne sais pourquoi, mais j'ai songé à Roger Grenier. Il y a dans ce livre un parfum de défaite, de résignation, qui n'est pas loin de celui qui émane des nouvelles de l'auteur du *Palais d'hiver*.

Moi qui ne suis au fond qu'un écrivain lecteur, j'ai lu d'une traite ce recueil. Pourquoi fais-je preuve d'humilité à ce point? C'est tout bonnement que je me rends compte que je ne peux oublier que je me sens plus à l'aise avec des tempéraments d'écrivains, leurs misères, avec ou sans x, leur inadaptation à la vie. Il y a dans ce *Vous n'écrivez plus?* Une constatation de l'attitude de modestie qui visite parfois l'écrivain. Si je persistais, je dirais que le roman de madame Cannone est un livre d'affirmation, alors que celui de Laurence Cossé est presque une excuse. Bien sûr, je n'avance cette explication que timidement.

Quand je lis une recension, j'aime bien qu'on m'apprenne si oui ou non on a aimé le livre. Sinon, c'est du bavardage. J'ai aimé les deux livres, mais j'ai une préférence pour le premier. A cause de l'émotion. Ce n'est pas rien, non? Quant au « jeûne » de mon titre, il s'applique à la nouvelle par rapport au roman.

Collaborateur du Devoir

## L'HOMME QUI JEÛNE

Belinda Cannone  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2006, 235 pages

## VOUS N'ÉCRIEZ PLUS?

Laurence Cossé  
Gallimard  
Paris 2006, 199 pages



le Parchemin

DEPUIS 1966

Le plaisir d'offrir... Le plaisir de lire!



L'immeuble Yacoubian  
Alaa El Aswany



Vivre pour la raconter  
Gabriel García Márquez



La touche étoilée  
Benoît Groult



Cuisiner avec les aliments  
contre le cancer  
Richard Béliveau Ph. D. & Denis Gingras Ph. D.



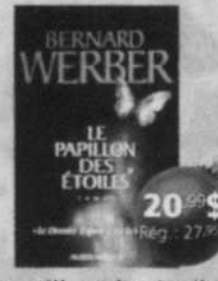
Le guide du vin 2007  
Michel Phaneuf



La cuisine traditionnelle  
du Québec



L'histoire de l'amour  
Nicole Krauss



Le papillon des étoiles  
Bernard Werber



Les bienveillantes  
Jonathan Littell



Le Québec au naturel  
Contient un DVD  
Richard Béliveau Ph. D. & Denis Gingras Ph. D.



Les 1000 lieux qu'il faut  
avoir vus dans sa vie  
Patricia Schultz



Une histoire du Québec  
en photos  
Hélène-Andrée Bizier



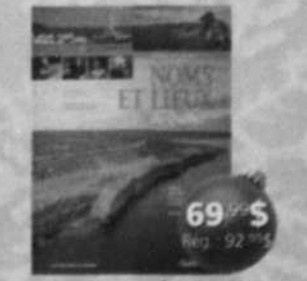
Lignes de faille  
Nancy Huston



Les mangeurs de rêves  
Gordon Dahlquist



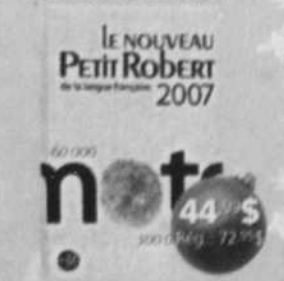
Les cerfs-volants  
de Kaboul  
Khaled Hosseini



Noms et lieux du Québec



Au pied de cochon  
Martin Picard



Le nouveau Petit Robert 2007



Histoires inédites  
du Petit Nicolas  
Tome 2



Lucky Luke  
La corde au cou



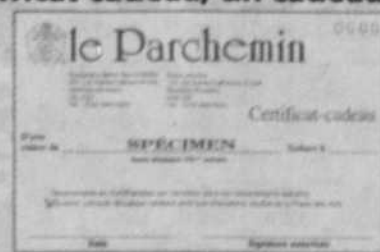
Paul à la pêche  
Michel Rabagliati



Contes du village  
3 livres-CD  
Fred Pellerin



Le certificat-cadeau, un cadeau idéal...



...puisqu'il laisse le choix!

Librairie agréée par le Ministère de la Culture et des Communications du Québec

Métro Berri-UQAM, 505, Sainte-Catherine Est, Montréal Tél.: (514) 845-5243 Courriel: librairie@parchemin.ca

www.parchemin.ca

# ESSAIS

HISTOIRE

## La quatorzième colonie

CHRISTOPHE HORGUELIN

L'époque de la révolution américaine a donné lieu, dans un Québec pratiquement déchiré par la guerre civile, à une importante lutte de propagande. Le pouvoir britannique, le clergé catholique, le Congrès américain, la monarchie française et même de simples citoyens ont participé à cette bataille d'idées en adressant aux habitants de la colonie, en anglais ou en français, des lettres publiques qui étaient distribuées dans les villes et dans les campagnes. Leur but: rallier à leur cause une colonie dont l'importance géostratégique était grande — et dont l'écrasante majorité était catholique et francophone.

Dans *La Tentation américaine*, l'historien Marcel Trudel réunit avec bonheur ceux de ces textes qui ont survécu, plus quelques autres relatifs à la même séquence historique. En tout, 31 documents, reproduits dans leur langue originale (les textes anglais accompagnés de leur traduction française si celle-ci est d'époque), tous précédés d'une brève présentation.

Avec la complicité d'éditeurs comme Septentrion et Hurtubise HMH, Trudel propose depuis une dizaine d'années un «réassortiment» de ses travaux anciens, plus ou moins remis au goût du jour et du grand public. Dans le cas présent, la formule des do-

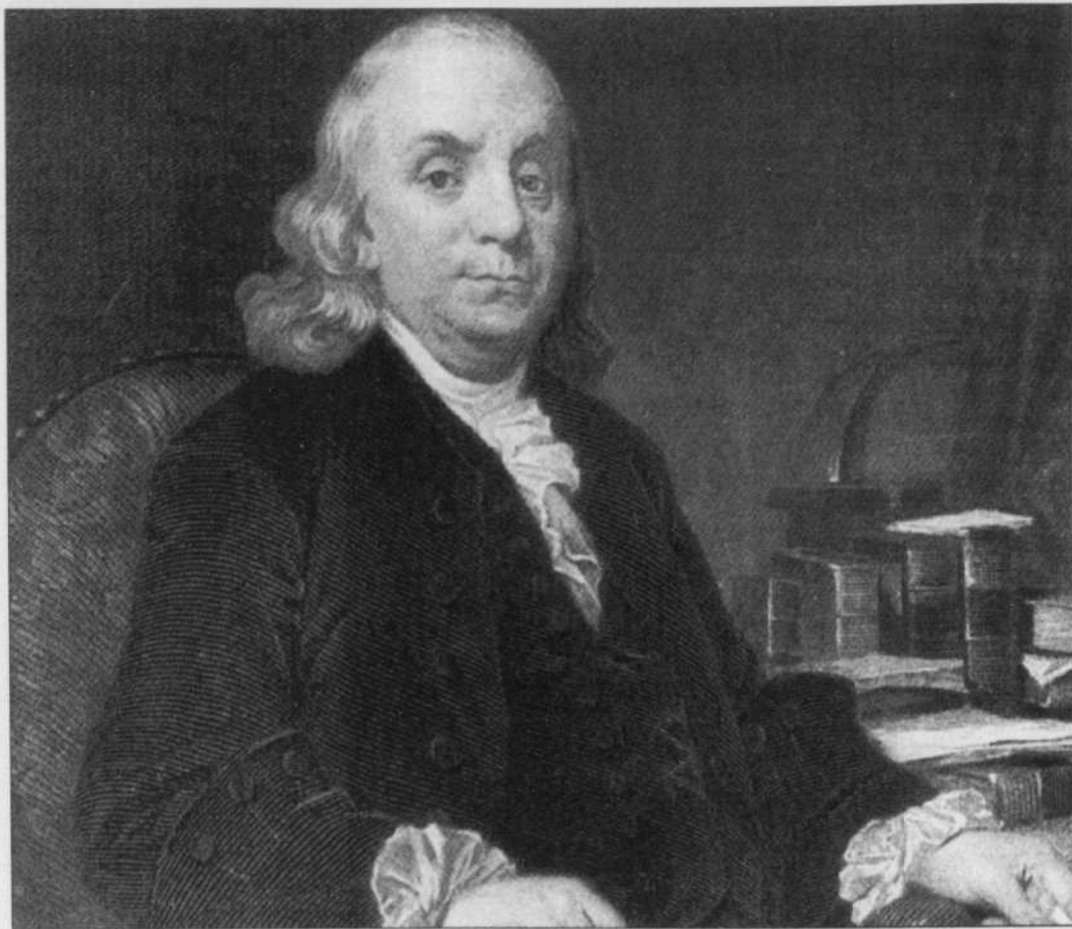
cuments commentés rappelle bien sûr les fameux recueils de *l'Histoire du Canada par les textes* qu'il rédigeait dans les années 50 avec Guy Frégault et Michel Brunet, et qui servaient de manuels d'histoire. Mais c'est en réalité à des recherches encore plus anciennes que l'historien puise pour ce livre: celles qu'il publiait dès 1949 sur *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada*.

Dans cet ouvrage, Trudel révélait aux lecteurs canadiens que la France, bien qu'officiellement alliée aux États-Unis à partir de 1778, avait secrètement cherché à maintenir le Québec au sein de l'empire britannique, de façon à exercer une pression sur son allié. Dans la conception historique des années 40 au Québec, il s'agissait en quelque sorte d'un second «abandon» du Canada par la France, quinze ans après la cession de la Nouvelle-France. Trudel ne manque pas, dans *La Tentation américaine*, de nous rappeler cette découverte (trois fois plutôt qu'une). Mais il évite en général les interprétations et se contente la plupart du temps de situer chaque document dans la trame des événements.

C'est utile, et aussi fort heureux, car la recherche historique a progressé depuis 1949 (ou 1976, année où *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada* fut réédité), et Trudel n'est pas reconnu pour fréquenter assidûment les travaux de ses confrères. Par exemple, on en sait davantage aujourd'hui sur les efforts réels d'«accommodement» que les 13 colonies, par traditions antifrancophones et anticatholiques, ont consentis pour faciliter leur alliance avec la France et leur projet d'inclusion du Québec. Les historiens regardent aussi avec moins de désinvolture qu'autrefois l'aide militaire et logistique apportée par les Canadiens à l'armée d'invasion du Congrès en 1775-76. Ces centaines de sympathisants à la cause américaine risquaient, après tout, l'excommunication et la pendaison.

### Points de vue

Dans ses commentaires (et la bibliographie), Trudel montre qu'il s'en tient aux points de vue plus traditionnels sur ces questions, mais, comme ses analyses ne sont qu'ébauchées, le lecteur demeure libre de ses interprétations et de ses haltes textuelles. Il est libre d'imaginer avec George Washington un monde où «tous les habitants de l'Amérique auront le même sentiment et goûteront les douceurs d'un gouvernement libre». Ou d'écouter un notaire canadien loyaliste en appeler à une solidarité différente («vous souffrez d'avoir pour tyrans de votre propre nation une bande de Yankees»). Ou encore de se laisser bercer par les formules tantôt onctueuses, tantôt imprécatoires («ces prétendus amis, ces traitres dénaturés, ces barbares frères») de l'évêque.



Benjamin Franklin (1706-1790) logera à Montréal au château Ramezay pour convaincre les Canadiens des bienfaits de la République américaine.

Deux voix restent silencieuses dans cette foire aux discours. Celle du gouvernement colonial britannique, d'abord. Les gouverneurs ne daignent apparemment pas réclamer des colons une loyauté qui est censée aller de soi. Celle des simples colons, ensuite. Peu savent écrire. Savent-ils penser? On en a longtemps douté. En réalité, les sources à leur sujet sont rares, très difficiles à manipuler, et se prêtent mal à un recueil de textes comme celui-ci. Dans les textes de propagande, les voici en tout cas sollicités de toutes parts, pour la première fois de leur histoire à coups de «chers concitoyens» et de «chers compatriotes», et non plus seulement admonestés comme des enfants, sujets du roi ou fidèles de l'Église. Les

voici intoxiqués par un mot: liberté. La tentation du titre (Trudel ne l'explique jamais), c'est la leur.

Collaborateur du Devoir

LA TENTATION AMÉRICAINE,  
1774-1783

LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE ET LE CANADA:

TEXTES COMMENTÉS

Marcel Trudel

Septentrion

Québec, 2006, 176 pages

PHILOSOPHIE

## Le grand miroir de la Chine

GEORGES LEROUX

Faut-il être savant pour lire François Jullien? L'œuvre de ce sinologue français appartient depuis de nombreuses années à une catégorie très particulière de travaux, qu'on pourrait désigner comme des essais transgressifs. Cela explique peut-être qu'au moment où il entreprend, dans son dernier livre, une trilogie sur la raison en Occident, il soit l'objet d'un pamphlet très sévère de la part d'un collègue, Jean François Billeter, lui-même connaisseur redoutable de la pensée chinoise et grand exégète de Tchouang-Tseu. Le lecteur profane ne peut être que déstabilisé, mais

plus on lit cette critique, plus on est sensible à l'admiration qui la traverse de part en part, et plus on se dit que, malgré tous ses défauts, à supposer qu'on reconnaisse que le critique ait raison, cette œuvre devait franchir ces périmètres étroits qu'elle s'est donné pour mission depuis vingt ans de franchir. Le dernier livre de François Jullien ne fait que le confirmer. Transgresser veut dire en effet ici risquer la comparaison de l'incomparable, pour tenter de se comprendre soi-même dans le miroir de l'autre.

Cet autre, en l'occurrence, c'est donc la Chine du taoïsme, la Chine de ces lettrés, dont François Jullien ne cesse d'explorer la pensée, pour

la placer comme un écran de résonance, un vaste miroir sur lequel il fait se projeter les catégories et les doctrines de l'Occident grec et chrétien. L'objet de son effort est cette fois-ci la parole elle-même, c'est-à-dire l'exercice du langage dans la tradition occidentale qui s'élabore à compter de Platon et d'Aristote. Le propos est ambitieux, puisqu'il s'agit d'évoquer comme une altérité indéniable un espace de logique qui ne reconnaît aucune des grandes distinctions qui furent les conquêtes de la logique grecque, comme, par exemple, le principe du tiers exclu ou les règles de la contradiction.

Le sage chinois est, si on s'en remet à la parabole, celui qui peut vendre en même temps des lances qui traversent tous les boucliers et des boucliers qui ne sont traversés par aucune lance. Aristote se serait facilement moqué de cet exemple, il l'aurait confié à l'arsenal des Topiques. Mais là où le Grec fait ce pacte définitif avec la logique de la science et élabore pour le consolider tout l'édifice de la métaphysique, le Chinois entend continuer de contourner et de se déplacer dans un espace capable de franchir ces limites. Voici donc un livre qui, pre-

nant comme point de départ la métaphysique d'Aristote, veut montrer à quel processus d'autolimitation du langage elle a conduit, si on la compare aux ouvertures maintenues en Chine par une logique paradoxale.

### Logos et Tao

Parler, pour la raison grecque, c'est toujours dire quelque chose, affirmer ou nier. Comment comprendre que de l'autre côté du mur, dans une culture qui n'a jamais développé de construction métaphysique et qui n'a jamais fait de la science le paradigme de la vérité, on ait fait le pari d'une sagesse entièrement différente? Les contradictions d'Héraclite étaient-elles plus proches de ce monde que la logique d'Aristote? Il se peut, mais il n'en reste rien dans la pensée occidentale, qui n'a cessé au contraire d'approfondir le logos comme maîtrise scientifique du discours. François Jullien possède un pied, si on peut dire, dans les deux mondes, et il montre que la sagesse chinoise s'est toujours refusée à concevoir la connaissance spéculative ou théorique comme une forme suprême; elle a toujours refusé aussi de chercher une structure éthique des biens, et elle a donc limité l'éthique

à une sagesse pratique. Les leçons en sont toujours concrètes et parfois si déstabilisantes, comme chez Tchouang-Tseu, qu'elles ne peuvent qu'irriter les Occidentaux, en quête de doctrines et de systèmes pyramidaux, télescopiques, bref toujours déjà héritiers des ambitions métaphysiques des fondateurs grecs.

Plusieurs penseurs modernes interviennent ici comme des soutiens, au premier rang desquels Wittgenstein, ensuite Heidegger, tous deux témoins de la nécessité de ne pas limiter l'exercice du langage aux seules fonctions de la proposition. François Jullien ne pousse pas outre mesure la suggestion toujours très risquée d'orientaliser ceux qui intègrent une dimension mystique dans leur pensée, mais il ne cesse de revenir sur le fait que la Chine n'a jamais pensé selon l'identité ou selon la détermination: son domaine est le procès, la transformation, la capacité, dont le concept maître demeure l'ellipse même, le Tao. Indifférente à la recherche de la causalité, elle s'enfonçait dans le procès de l'immanence, où elle invite chacun à reconnaître une appartenance, un accueil qui est le fondement de la sagesse. On lira ici un chapitre magnifique sur la différence entre la dialectique grecque et le dialogue des sages chinois: questionner et répondre induisent ici et là non seulement des logiques incommensurables, mais des arts de vivre, des formes de vie totalement différents.

Ce très beau livre, où on se voit offrir une occasion unique de franchir les limites de notre propre langage pour l'observer de l'extérieur,

mérite-t-il les critiques très dures de Jean François Billeter? A-t-il raison de dire que François Jullien se donne la partie trop belle en durcissant une différence qui n'est peut-être pas aussi radicale? Son bref essai porte un titre qu'aucun livre ne devrait jamais porter: qu'est-ce en effet que parler «contre quelqu'un»? L'ironie de la situation est que tout dans le récent essai de François Jullien, y compris sa place dans l'histoire de la sinologie française, de Marcel Granet à Jacques Gernet, montre une volonté de passer les frontières, de faire connaître et de comparer, au sens le plus élevé du terme: non pas pour juger ou discriminer, mais pour interpréter et comprendre. On s'en convaincra en lisant la superbe méditation sur un vase chinois qui clôt ce livre, où l'auteur nous convie à contraster le tranchant de la raison qui démontre la connivence et l'entente d'une parole toujours avancée «au gré» de ce qui passe et «va sans dire».

Collaborateur du Devoir

SI PARLER VA SANS DIRE

DU LOGOS ET D'AUTRES

RESSOURCES

François Jullien

Le Seuil,

coll. «L'ordre philosophique»

Paris, 2006, 191 pages

CONTRE

FRANÇOIS JULLIEN

Jean François Billeter

Éditions Allia

Paris, 2006, 122 pages

### Remise de la médaille de l'Académie des lettres du Québec

Le jeudi 7 décembre 2006  
17 h à 19 h

Maison des écrivains  
3492, avenue Laval  
Montréal  
(métro Sherbrooke)

17 h - Séance d'étude publique:  
Les tendances actuelles du roman

Intervenants:

Mme Danielle Laurin,

journaliste et chroniqueuse littéraire au *Devoir*

Mme Madeleine Ouellette-Michalska,

critique littéraire et membre de l'Académie des lettres du Québec

M. Lakis Proguidis,

essayiste et directeur de la revue *L'atelier du roman*

Animation:

M. Jacques Allard,

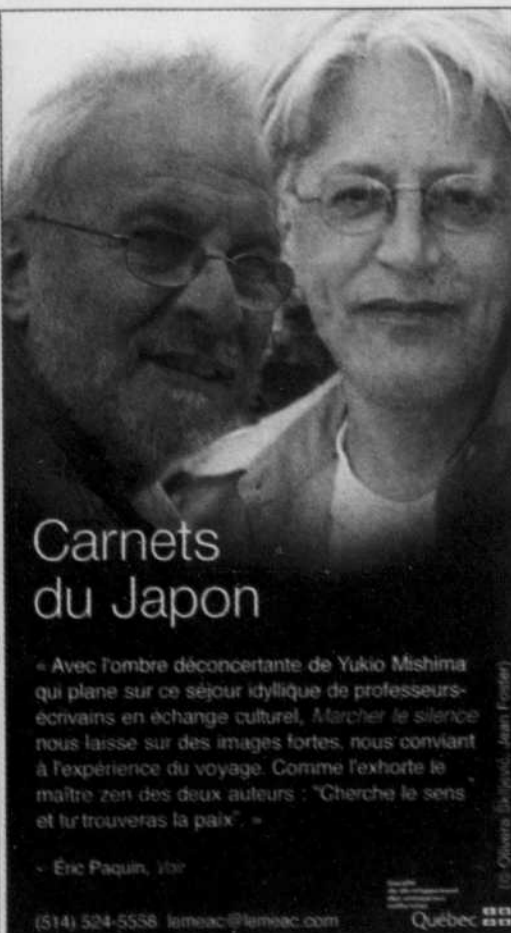
président de l'Académie des lettres du Québec

18 h - Remise de la médaille 2006  
et vin d'honneur

Entrée libre.

Info : secretariat@academiedeslettresduquebec.ca

ANDRÉ DUHAIME  
ANDRÉ GIRARD



### Carnets du Japon

« Avec l'ombre déconcertante de Yukio Mishima qui plane sur ce séjour idyllique de professeurs-écrivains en échange culturel, *Marcher le silence* nous laisse sur des images fortes, nous conviant à l'expérience du voyage. Comme l'exhorte le maître zen des deux auteurs : "Cherchez le sens et le trouveras la paix". »

- Eric Paquin, *Je*

(514) 524-5558 - lemec@lemec.com

Québec

Librairie  
**Monet**

LIBRAIRES POUR LE SECTEUR ADULTE

La Librairie Monet, en constante expansion, est à la recherche de libraires pour combler des postes à temps complet. Sous la supervision de la gérante de la librairie, les personnes titulaires de ces postes devront répondre aux critères de base suivants :

Excellente culture générale  
Expérience en librairie, minimum 1 an  
Entregant; service à la clientèle  
Bon esprit d'équipe

Le désir d'évoluer en tant que libraire et de partager avec l'équipe ses connaissances sont nos premiers critères d'évaluation.

Le salaire sera déterminé en fonction de l'expérience des candidates ou des candidats.

Veuillez s.v.p. nous faire parvenir votre curriculum vitae par télécopieur, au (514) 337-5982, ou par messagerie électronique à : [celine@librairiemonet.com](mailto:celine@librairiemonet.com)

## ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Michel Cormier au pays de Poutine



Louis Cornéliier

La Russie ne va pas bien. L'ancien chancelier allemand Gerhard Schröder peut bien affirmer que «Poutine est un démocrate sincère» en arguant qu'on ne peut pas juger le processus démocratique en Russie, ou même la guerre en Tchétchénie, d'un point de vue strictement occidental (cité par L.-B. Robitaille dans *La Presse* du 14 novembre 2006), il ne convainc personne.

Les commentateurs du *Devoir*, notamment, ne s'y laissent pas prendre. Dans l'édition du 23 octobre dernier, François Brousseau parle des «forces de l'ombre qui sont en train, lentement mais sûrement, de ramener l'éternelle Russie «20, 30, 40 ans en arrière...» et Serge Truffaut, constatant la mise au pas d'ONG comme Amnesty International ou la Ligue des droits de l'homme sur le territoire russe, conclut que «la tentation impériale s'est réinstallée au Kremlin». Dans l'édition du 3 novembre, il commente de nouveau l'attitude de Poutine, cette fois-ci dans le dossier de la tentative autonome de la Géorgie, et conclut encore que «la dérive dictatoriale se poursuit». Le 14 novembre, toujours dans nos pages, une brève de l'Agence France-Presse nous apprend que «la torture est systématique en Tchétchénie», selon un rapport de Human Rights Watch.

Michel Cormier, qui fut correspondant de Radio-Canada à Moscou de 2000 à 2004, donne raison à ses collègues dans son fascinant essai intitulé *La Russie des illusions*. Il était arrivé dans ce pays, écrit-il, «avec l'intention d'en dire du bien». Jamais n'aura-t-il affronté tâche plus difficile. Composé de 10 chapitres qui abordent différents enjeux de la Russie actuelle, son ouvrage s'articule autour de la thèse suivante: «Nous avions cru naïvement, et quelque peu injustement, que quelques subventions de la Banque mondiale et une poignée de consultants politiques suffiraient pour faire de la Russie un pays occidental. La réalité était tout le contraire [...] Loin d'être une démocratie émergente, la Russie sous Vladimir Poutine avait amorcé un retour à l'autocratie. Il y avait eu l'autocratie impériale des tsars, puis l'autocratie collectiviste du régime soviétique; il y avait maintenant l'autocratie de la pseudo-démocratie.»

Notre chroniqueur François Brousseau a évoqué la

«glaciale insensibilité [de Poutine] devant la souffrance et la mort, surtout celles de ses ennemis». La regrette Anna Politkovskaïa, dans son ouvrage *La Russie selon Poutine*, allait encore plus loin en affirmant ne pas aimer Poutine parce que ce dernier n'aimait pas les Russes, amis et ennemis confondus.

Michel Cormier, qui y est allé et qui a vu, corrobore ce triste constat. En août 2000, par exemple, au moment du naufrage du *Koursk*, un sous-marin réputé indestructible, qui entraînera la mort de 118 marins, Poutine et ses sbires tergiverseront pour ensuite tenter d'étouffer l'affaire, privant ainsi les victimes de secours dans l'épreuve, de dignité dans la mort et abandonnant leurs familles. Le *Koursk*, écrit Cormier, «allait devenir la triste métaphore d'une ancienne superpuissance qui n'avait plus les moyens de ses ambitions, mais qui était prête à tout faire pour le cacher au reste du monde et à ses propres citoyens».

## Un «passe-temps de bourgeois»

Que faisaient, pendant ce temps, les journalistes nationaux qui auraient pu démasquer l'imposture et les politiciens de l'opposition qui auraient dû crier au scandale? Ils subissaient les assauts autocratiques d'un président obsédé par la concentration du pouvoir. Le Kremlin, en effet, contrôle tous les principaux réseaux de télévision et impose sa ligne de pensée aux journaux. «Dans leur livre *Kremlin Rising*, rapporte Cormier, Peter Baker et Susan Glasser, deux anciens correspondants du *Washington Post* à Moscou, citent un proche du Kremlin qui décrit comment le gouvernement exerce le contrôle sur la couverture télévisée. Chaque vendredi, racontent les deux journalistes, les principaux directeurs de télévision sont invités au Kremlin pour se faire remettre par des adjoints de Poutine [...] les sujets de discussion de la semaine. La consigne est claire: appuyer Poutine et son parti politique. On leur remet même une liste écrite des sujets qu'on s'attend à voir dans les bulletins d'information ainsi que l'angle de traitement.» Et Gerhard Schröder applaudit, comme pour s'assurer que l'on n'entende pas les protestations des opposants politiques du maître, victimes de cette propagande médiatique et d'élections carrément truquées. Dostoïevski, soupire Cormier, avait raison d'écrire, dans *Les Possédés*, que le libéralisme, en Russie, n'est peut-être qu'un «passe-temps de bourgeois».

Soljenitsyne, lui, affirmait que «la psychologie de soumission» était sans effet sur les Tchétchénes. La puissance de feu d'une guerre sauvage, menée au nom de la lutte antiterroriste, est pourtant parvenue à transformer une guerre d'indépendance en conflit nihiliste, faisant de la Tchétchénie «un pays de prédateurs et de proies» oublié du reste du monde. C'est l'acharnement



YURI KOCHETKHOV REUTERS

Vladimir Poutine, le maître du Kremlin

russe, écrit Cormier, qui a poussé la résistance nationaliste tchétchéne dans les bras de l'islamisme radical.

Plus que tout le reste, peut-être, ce conflit illustre la déliquescence d'un Etat autoritaire et corrompu qui se sert de ses ratés pour légitimer son despotisme. C'est lui qui a donné naissance aux veuves noires, ces jeunes Tchétchénes prêtes à tout pour venger un mari, un père ou un fils morts aux mains des Russes. C'est lui qui a entraîné la décadence des forces armées russes qui enlèvent, violent et tuent les civils, et maltraitent, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive, ses propres soldats. La Russie, sous Poutine et pour toutes ces raisons, se défait dans un désordre silencieux et assasin.

Substantiel, instructif, troublant et souvent émouvant, l'essai de Michel Cormier — qui contient aussi de très belles pages sur la guerre en Afghanistan et sur l'état du hockey en Russie — s'inscrit dans la tradition des ouvrages signés par des grands reporters qui al-

lient l'acuité du regard sur l'Autre et la compassion à une écriture solide.

En 1972, l'équipe canadienne de hockey a gagné la «série du siècle» en intimidant les habiles patineurs soviétiques. Le subtil Bobby Clark, entre autres faits d'armes, avait fracassé la cheville de Valéry Kharlamov. Aussi, pendant des années, dans les cours d'école russes, «espèce de Bobby Clark» était devenu synonyme d'«espèce de salaud». Un jour, si la liberté revient, on dira peut-être «espèce de Poutine».

louiscornellier@ipcommunications.ca

## LA RUSSIE DES ILLUSIONS

REGARD D'UN CORRESPONDANT

Michel Cormier

Leméac

Montréal, 2006, 336 pages

## HISTOIRE

## Nos drôles de notables patriotes

MICHEL LAPIERRE

Ces temps-ci, le monde politique canadien parle beaucoup de la nation québécoise. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, au sein du peuple du Bas-Canada, c'est un nombre infime de gens instruits qui ont répandu l'idée moderne de nation et surtout exposé les conséquences révolutionnaires qui en découlaient. On serait tenté de préciser: la frange excentrique d'un peuple illettré!

En tout cas, dans l'introduction très étoffée de leur ouvrage *Médecins et patriotes*, dictionnaire érudit qui rassemble une centaine de notices biographiques, Marcel J. Rheault et Georges Aubin osent affirmer que, sans la participation de près de cent médecins, «il est fort probable que les soulèvements armés de 1837-1838 n'auraient pas eu lieu...»

Comment pourrait-on leur donner tort? Rheault et Aubin rappellent que les analphabètes formaient environ 85 % de la population. De plus, parmi les gens qui savaient signer, beaucoup étaient si peu instruits qu'on ne

pouvait les considérer comme d'authentiques lettrés. Les médecins et les membres des autres professions libérales constituaient une exception, presque une anomalie.

Malgré cela, Durham, dans son fameux rapport soumis en 1839 au gouvernement de Londres, souligne avec justesse que «celui qui est supérieur par l'instruction n'est séparé du paysan singulièrement ignare qui le coudoie par aucune barrière d'usages, de fierté ou d'intérêts distincts». En plus d'éprouver le sentiment d'égalité qui, loin des vieux préjugés aristocratiques de l'Europe, caractérise le Nouveau Monde, les gens instruits partagent avec l'immense majorité du peuple un triste sort.

Eux aussi, ils se voient dominés par la Grande-Bretagne. Cela est particulièrement vrai des médecins de la nation assujettie. Par exemple, à Montréal, leurs confrères britanniques, favorisés par le système colonial, cherchent à contrôler la profession grâce au Bureau des examinateurs, au General Hospital et à la faculté de médecine de McGill.

Même si la profession notariale est moins sujette aux rivalités ethniques, la participation des notaires au mouvement insurrectionnel n'a rien à envier à celle des médecins. Comme le livre de Rheault et Aubin, l'ouvrage *Notaires et patriotes*, de Julien S. Mackay, renferme un riche dictionnaire biographique qui nous éclaire sur l'époque. À des médecins, comme Jean-Olivier Chénier et Cyrille Côté, s'ajoutent des notaires non moins célèbres, comme Chevalier de Lorimier et Joseph-Narcisse Cardinal.

Regroupés autour de Louis-Joseph Papineau, les patriotes instruits réclament, devant des autorités coloniales insensibles, des écoles qui correspondent à l'esprit du peuple. L'empathie qu'ils ressentent pour leurs semblables leur donne une raison d'être. Ils sont démocrates afin de rester des notables.

## Une famille exceptionnelle

L'histoire de la famille d'un médecin, Michel-François Valois (1801-1869), illustre ce destin singulier. Neveu du marchand et

député patriote Joseph Valois, le docteur Valois, partisan de Papineau, est aussi le frère d'un autre marchand: Simon Valois, dont on comparait la fortune à celle de Joseph Masson, souvent considéré comme le premier millionnaire canadien-français.

Mais, à la différence de Masson, proche du pouvoir colonial, Simon Valois appartenait au comité permanent des patriotes de l'île de Montréal. Nulle surprise! L'un de ses frères, Narcisse Valois, également rompu aux affaires, faisait partie des Fils de la liberté.

L'émergence d'une famille si exceptionnelle au sein d'un peuple asservi et illettré ne pouvait que conduire à des extravagances, dont la richesse symbolique reflète les paradoxes collectifs. Anticlérical élu deux fois député du parti rouge, père d'une femme médecin (née en 1842!) et d'un avocat libre penseur installé à Paris, le docteur Valois aura une nièce très catholique, descendante prétendue de rois de France: Philomène Valois-Lussier qui, de sa maison du Golden Square Mile, apprendra

aux bourgeois anglo-saxons montréalais quelle folie des grandeurs les Canadiens français savent atteindre.

Que penser du neveu du docteur Valois, l'abbé Avila Valois, qui fréquente les aristocrates royalistes de Paris en plus de fréquenter à New York et à Rome vers 1870?...

Il y a mieux. La petite-niece du médecin, Léonise Valois, publie en 1910 le premier recueil poétique féminin de la littérature québécoise. En s'adressant à René du Roure, Européen qui, à McGill, enseignera le Parisian French, elle s'y proclame autochtone pour défier la domination culturelle de l'Ancien Monde: «Je veux être moi-même... J'aime de préférence / Mon pays... j'y suis née... est-ce un mal?»

Léonise Valois préfigure l'«en-québécoisement» total préconisé par Jacques Ferron, le dernier de nos notables excentriques. Qui aurait cru que l'héritage des partisans de Papineau pouvait nous mener si loin dans la libération?

Collaborateur du *Devoir*

## MÉDECINS ET PATRIOTES

Marcel J. Rheault  
et Georges Aubin  
Septentrion  
Québec, 2006, 254 pages

## NOTAIRES ET PATRIOTES

Julien S. Mackay  
Septentrion  
Québec, 2006, 258 pages

## LA NATION QUÉBÉCOISE

Marc Brière

## Point de départ!

ESSAI SUR  
LA NATION  
QUÉBÉCOISE

PRÉFACE DE JULIEN BAUER



## QUELLE NATION ?

José Ortega y Gasset

Méditations sur la chasse

Introduction de Louis-Gilles Francoeur

En librairie 17,95\$

«Les Méditations sur la chasse de José Ortega y Gasset dénoient d'autant plus dans la nouvelle rectitude politique qu'elles parlent de valeurs humaines en apparence dépassées: le courage, la sensibilité, l'attention, l'éveil, voire l'intuition que doit pratiquer le chasseur pour développer son art.» Introduction de Louis-Gilles Francoeur

«Il y a là un riche potentiel de débat...»  
Louis Cornéliier, *Le Devoir*

SEPTENTRION.QC.CA

HUBERT NYSSSEN

Neuf causeries promenades

«Comment il fut exclu de l'Université libre de Bruxelles et comment il soutint une thèse sous la direction de Georges Duby, comment il obtint à Liège, il y a trois ans, un doctorat honoris causa, après avoir médité sur le fait que «la vérité est norme d'elle-même et du faux», selon les mots de Spinoza, comment il s'est fait une existence de «passeur», ce recueil permet d'en ressentir les palpitations.»

«Guyane Mastour, *Le Devoir*»

LEMEAC • ACTES SUD

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

© John Foley

## LIVRES

Rencontre avec José Saramago

## « Le temps du hurlement est venu »

*Le Prix Nobel de littérature, qui vient de fêter ses 84 ans, publie avec La Lucidité son ouvrage le plus politique et, dit-il, « le plus subversif »*

CHRISTINE ROUSSEAU

**A**près votre prix Nobel en 1998, vous êtes-vous senti investi de responsabilités nouvelles?

Bien sûr, car j'étais le premier écrivain de langue portugaise à recevoir cette distinction. De ce fait, j'ai senti le devoir de me mettre à hauteur de presque un siècle de littérature portugaise en me rendant disponible à tous. Je suis allé partout où l'on m'invitait, au Brésil, au Mozambique, et bien évidemment au Portugal. Même si cela fut éprouvant, voir la joie et la fierté de ces gens — qui pour certains ne m'avaient sans doute pas lu — m'a vraiment rendu heureux; j'avais accompli mon devoir d'écrivain et de citoyen. Pour le reste, ce prix n'a rien changé. Je suis resté le même homme. Il m'arrive d'ailleurs de me surprendre moi-même en me disant: tu as le Nobel!

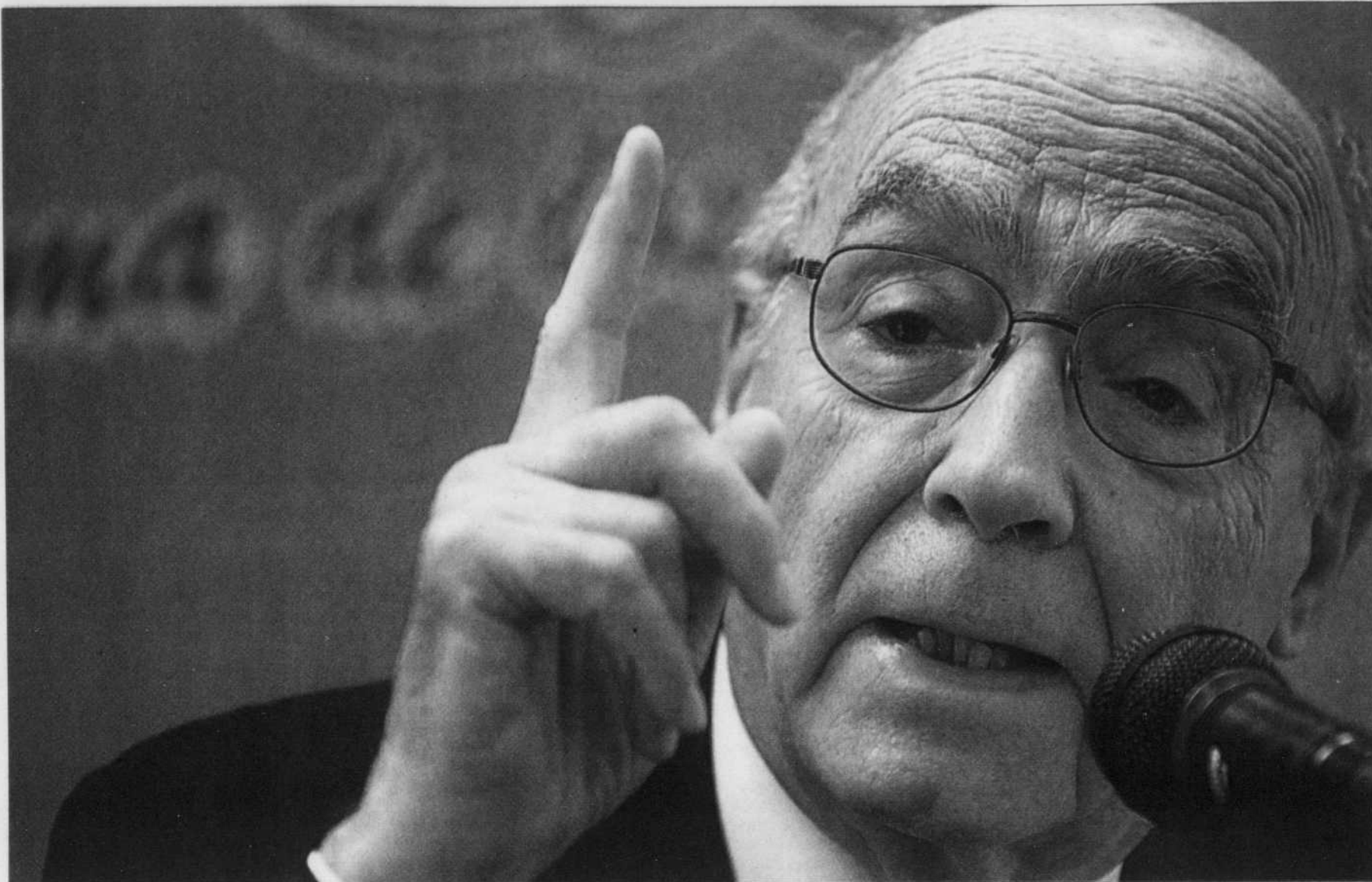
**Si vous utilisez toujours la fable ou l'allégorie, on sent depuis *L'aveuglement* que vous vous confrontez davantage à la réalité.**

Après *L'Évangile selon Jésus*, j'ai eu le sentiment qu'un cycle s'achevait, sans en avoir réellement conscience. J'avais une image que j'appelle «la statue et la pierre». La statue étant la surface et la pierre, la matière. Or, jusqu'à ce livre, je ne faisais que décrire la surface de la statue. Avec *L'aveuglement* et les romans suivants, je suis passé à l'intérieur de la statue, là où la pierre ne sait pas qu'elle est une statue. Au fond, ma démarche est d'essayer d'aller toujours plus loin dans le questionnement qui est le mien: qu'est-ce que ça veut dire, la vie?

*La Lucidité* se lit comme une suite de *L'aveuglement*. Était-ce prémédité? Absolument pas. Lorsque j'ai commencé *La Lucidité*, je ne pensais pas à la possibilité ou à la nécessité de relier ce livre à *L'aveuglement*. Et puis, au cours de la rédaction, je me suis rendu compte que cela était inévitable, car la situation exceptionnelle de cécité qu'avait connue la ville que j'avais inventée, les souffrances qu'elle avait endurées, pouvaient être guéries par une prise de conscience. À travers cette métaphore, j'explique que le regard ne fait que passer à la surface des choses. Il faudrait donc s'arrêter un peu, s'asseoir, faire silence, réfléchir, et pas seulement sur les conséquences de l'aveuglement qui a cours aujourd'hui, mais sur ses causes.

**Diriez-vous que *La Lucidité* est votre livre le plus politique et le plus subversif?**

Il y a toujours une intention politique dans mes romans, mais c'est vrai que celui-ci est le plus directe-



MARLON GOMEZ AFP

«Nous vivons à une époque où l'on peut tout discuter, fait remarquer le Prix Nobel José Saramago, mais, étrangement, il y a un sujet qui ne se discute pas, c'est la démocratie. C'est quand même extraordinaire que l'on ne s'arrête pas pour s'interroger sur ce qu'est la démocratie, à quoi elle sert, à qui elle sert?»

ment politique parce qu'il parle du vote blanc et, de ce point de vue, il est le plus subversif. Au Portugal, beaucoup d'articles ont été d'une grande violence, voire intolérants. On m'a accusé de vouloir détruire la démocratie. J'en ai déduit que le vote blanc faisait peur. Lors d'une présentation du livre, l'ex-président de la République portugaise, Mario Soares, s'est exclamé: «Vous ne comprenez pas que 15 % de votes blancs seraient déjà la débâcle de la démocratie.» La vraie débâcle serait 50 % d'abstentions, car, dans le vote blanc, il y a une démarche, un acte volontaire de l'électeur. Pour autant, je ne fais pas la propagande du vote blanc, simplement, à travers les citoyens, je dis: «Ce que vous nous proposez n'est pas suffisant, il faut inventer autre chose. Et de grâce, sauvons la démocratie!» Je sais, cela peut sembler paradoxal que ce soit un communiste qui tiennent ces propos (NDLR: engagé au Parti communiste en 1959, José Saramago a participé à la révolution des œillets, en 1974). Il m'arri-

ve encore d'entendre: «Un communiste veut et voudra toujours détruire la démocratie.» Mais ce n'est pas le cas, au contraire.

**Comment jugez-vous ces réactions?**

Nous vivons à une époque où l'on peut tout discuter mais, étrangement, il y a un sujet qui ne se discute pas, c'est la démocratie. C'est quand même extraordinaire que l'on ne s'arrête pas pour s'interroger sur ce qu'est la démocratie. À quoi elle sert, à qui elle sert? C'est comme la Sainte Vierge, on n'ose pas y toucher. On a le sentiment que c'est une donnée acquise. Or il faudrait organiser un débat de fond à l'échelle internationale sur ce sujet et là, certainement, nous en arriverions à la conclusion que nous ne vivons pas dans une démocratie, qu'elle n'est qu'une façade.

Pour quelles raisons? Bien sûr, on pourra me rétorquer que, en tant que citoyen et grâce au vote, on peut changer un gouvernement ou un président, mais ça s'arrête là.

Nous ne pouvons rien faire de plus, car le vrai pouvoir aujourd'hui, c'est le pouvoir économique et financier, à travers des institutions et des organismes comme le FMI [Fonds monétaire international] ou l'OMC [Organisation mondiale du commerce] qui ne sont pas démocratiques. Nous vivons dans une ploutocratie. La vieille phrase «La démocratie, c'est le gouvernement du peuple par et pour le peuple» est devenue «La démocratie, c'est le gouvernement des riches par et pour les riches».

**Dans *L'Histoire du siège de Lisbonne*, l'un de vos personnages dit: «Bénis soient ceux qui disent non, car le royaume de la terre devrait leur appartenir. [...] Le royaume de la terre appartient à ceux qui ont le talent de mettre le "non" au service du "oui".» C'est ce que vous illustrez ici?**

«Non» est pour moi le mot le plus important. D'ailleurs, chaque révolution est un «non». Mais le problème

de la nature humaine, c'est que petit à petit ce «non» devient un «oui». Il arrive toujours un moment où l'esprit de la révolution, la pureté qu'elle porte, est dénaturé et où, après vingt ou trente ans, la réalité devient tout autre. Et, malgré tout, on continue à parler d'une révolution qui n'existe plus. C'est comme la liberté: que de crimes ont été commis en son nom...

[...]

**Vous dénoncez dans *La Lucidité* l'instrumentalisation par certains États du terrorisme et de la peur...**

Cette instrumentalisation existe depuis toujours. Le 11-Septembre l'a simplement rendue plus visible. Dans une légitime défense contre le terrorisme islamique et les méthodes qu'on utilise, il y a aussi du terrorisme d'État. Les États-Unis le savent, tout comme nous. Le problème, c'est que cela paraît normal. Il n'y a pas de surprise: chaque fois qu'un gouvernement utilise des mesures d'ex-

ception au nom de la lutte contre le terrorisme, il répond avec une autre forme de terrorisme.

**Avec ce roman, on voit que vous êtes fidèle à votre devise: plus on est vieux, plus on est libre, plus on est libre, plus on est libre, plus on est radical...**

La vieillesse n'est pas une condition à la liberté, tout au contraire. Néanmoins, dans mon cas, après réflexion, j'en suis arrivé à la conclusion qu'elle m'a accordé effectivement plus de liberté. Ce qui m'a conduit à devenir plus radical, comme l'illustre ce livre où j'ai mis d'ailleurs en épigraphe: «Hurlons, dit le chien.» Ce chien, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous. Jusqu'aujourd'hui, nous avons parlé, nous nous sommes exprimés sur de multiples sujets sans nous faire véritablement entendre. C'est pourquoi il faut à présent hausser le ton. Oui, je crois que le temps du hurlement est venu.

Le Monde

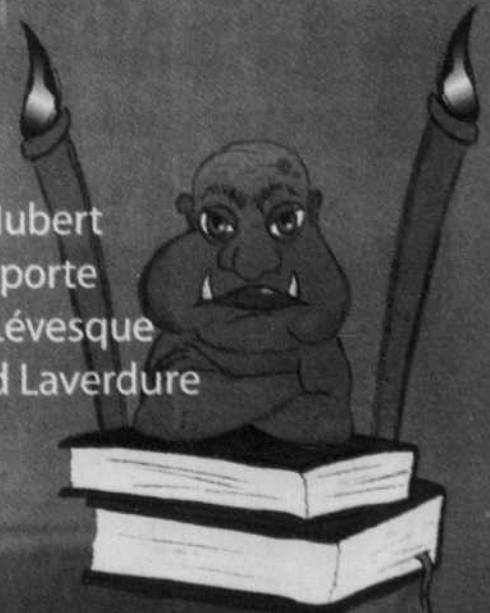
## TABLE RONDE

animée par Stéphane Lépine

**Y a-t-il des écrivains méchants au Québec ?**

Avec :

- Karine Hubert
- Gilles Laporte
- Robert Lévesque
- Bertrand Laverdure



R.S.V.P.

514-337-4088 P. 213

Mercredi 6 Décembre à 19 heures

Librairie Monet

GALLERIES NORMANDE 2752 DE SALABERRY  
314 337-4083 - SORTIE 4 DE L'AUTOROUTE 15  
RUE HENRI-BOURASSA 40 AUTOURIS-DE-QUEBEC  
WWW.LIBRAIRIEMONET.COM

CELAT  
Centre international de la traduction  
sur la langue, les arts et les traditions

## Félicitations à Rogé,

lauréat du Prix littéraire du Gouverneur général 2006, langue française, catégorie littérature jeunesse — illustrations pour *Un monstre qui aimait trop lire*, un texte de Lili Chartrand.



Rogé (Roger Girard) illustrations

Les albums illustrés de Dominique et compagnie, aux Éditions de l'enfance  
www.dominiqueetcompagnie.com



Canada Council for the Arts

Conseil des Arts du Canada